

# MAJORITÉ ABSOLUE

Alex R.



# Majorité Absolue

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Angle Mort	4
Chapitre 2 : Le Bureau de Chêne	9
Chapitre 3 : Direct Live	15
Chapitre 4 : État d'Urgence	21
Chapitre 5 : Loi de Friction	26
Chapitre 6 : Le Dossier Fantôme	32
Chapitre 7 : Veto	38
Chapitre 8 : Nuit à Lassay	43
Chapitre 9 : Motion de Censure	49
Chapitre 10 : L'Acide et le Plomb	55
Chapitre 11 : Sacrifice d'Arbalète	62
Chapitre 12 : Majorité Absolue	68
Chapitre 13 : Les Cendres du Pouvoir	73

# Chapitre 1

## L'Angle Mort

Vingt heures pile. Le pays vient de se fracturer en trois blocs de béton armé et aucun ne pèse assez lourd pour faire pencher la balance. Sur les écrans géants du QG de la droite, les chiffres clignotent comme une alerte incendie. 212 sièges pour Marc de Veyrat. 198 pour le bloc d'Elena Rousseau. Le reste ? Un éparpillement de débris, des centristes en sursis et des extrêmes qui hurlent à la mort. La majorité absolue est à 289. Le compte n'y est pas. La France est officiellement ingouvernable.

Marc de Veyrat ajuste ses boutons de manchette en or gris. Il n'a pas transpiré. Un prédateur ne transpire pas quand la proie s'échappe ; il recalcule sa trajectoire. Autour de lui, ses lieutenants s'agitent, les téléphones chauffent, on cherche des ralliements dans les caniveaux de la République.

— Cessez de gesticuler, lâche Marc d'une voix qui coupe court aux murmures. On ne ramasse pas les miettes. On attend que le Château nous appelle pour nous demander de sauver les meubles.

Le téléphone sécurisé vibre sur la table en acajou trois minutes plus tard. C'est le Secrétaire général de l'Élysée. La convocation est immédiate.

Vingt-deux heures. La cour d'honneur de l'Élysée est un aquarium sous haute tension. Les projecteurs des chaînes d'info en continu balaiement le gravier. Elena Rousseau descend de sa berline noire avant même que le chauffeur n'ait pu faire le tour. Elle marche comme on charge une ligne de front : le dos droit, le regard fixé sur le perron, ignorant les micros tendus. Son tailleur pantalon bleu nuit est une armure. Elle n'est pas venue pour négocier, elle est venue pour exiger la reddition.

Elle croise Marc dans le vestibule, juste avant l'entrée du Salon Vert. L'air se raréfie instantanément.

— Rousseau, murmure-t-il avec une inclinaison de tête qui frise l'insulte. Vous avez l'air d'avoir passé une excellente soirée.

— De Veyrat. Je vois que vous portez toujours votre morgue en guise de cravate. Dommage, les électeurs préfèrent les solutions aux statues.

— Les électeurs ont surtout dit qu'ils ne voulaient pas de votre programme de confiscation nationale.

— Ils ont dit qu'ils ne voulaient plus de votre monde de privilèges. Regardez les chiffres, Marc. Vous êtes un roi sans royaume.

— Et vous une révolutionnaire sans guillotine. On fait quoi ? On s'entre-tue ici ou on attend que le Président nous serve le café ?

La porte s'ouvre. Le Président de la République les attend, debout derrière son bureau Louis XV. Il a le teint gris de ceux qui savent que leur nom finira dans une note de bas de page de l'histoire s'il ne règle pas le chaos dans l'heure.

— Asseyez-vous, dit le Chef de l'État. Pas de préambule. Le pays est à l'arrêt. Les marchés vont ouvrir dans huit heures et la France va se faire dépecer si nous n'avons pas un gouvernement de coalition d'ici l'aube.

— Une coalition avec lui ? Elena pointe Marc du menton comme s'il s'agissait d'un déchet toxique. Mes électeurs ont voté pour le grand soir, pas pour une partie de bridge avec le CAC 40.

— Et les miens veulent de l'ordre, pas une kermesse fiscale dirigée par une passionaria de plateau télé, réplique Marc sans ciller.

Le Président tape du poing sur la table. Le bruit est sec, définitif.

— Je me fiche de vos ego. Je me fiche de vos bases. Vous allez signer un pacte de survie. Marc, vous prenez Matignon. Elena, vous prenez l'Économie et les Affaires Sociales. Un ticket paritaire, une union nationale de circonstance. Si vous refusez, je dissous à nouveau demain matin. Et cette fois, le pays brûlera pour de bon. Vous avez dix minutes pour vous mettre d'accord sur le principe dans le couloir. Sortez.

Le silence qui suit est plus lourd que le marbre des cheminées. Ils sortent. Les portes se referment derrière eux.

Le couloir est désert, baigné par la lumière jaune des appliques dorées. Marc se tourne vers Elena. Il est plus grand qu'elle, il utilise sa carrure pour saturer l'espace, pour l'intimider par la simple physique du pouvoir. Elle ne recule pas d'un millimètre.

— Matignon, dit-elle, la voix basse et tranchante. Vous croyez vraiment que je vais vous laisser les clés de la maison ?

— C'est moi qui ai le plus gros bloc, Elena. C'est la règle du jeu. Vous aurez le budget. Vous pourrez jouer à la redistribution tant que vous ne touchez pas à mes réformes structurelles.

— Vos réformes sont des cadavres. Je vais les enterrer.

Marc fait un pas de plus. Il est si près qu'il peut sentir le parfum de fer et de rose de la députée. Une odeur de guerre propre. Il baisse la voix, une octave de baryton qui résonne dans la cage thoracique d'Elena.

— On ne va pas se mentir. Vous mourez d'envie de ce poste. Vous voulez voir si vous êtes capable de tenir les rênes sans les briser. Et moi ? Moi, j'ai besoin d'un adversaire à ma mesure pour ne pas mourir d'ennui dans ce palais. Les autres sont des ombres. Vous, vous êtes un incendie.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, De Veyrat. Votre charme de vieux lion ne prend pas.

— Ce n'est pas du charme. C'est un constat d'inventaire. On va se détester. On va se trahir. On va s'insulter en Conseil des ministres. Mais on va gouverner. Parce que l'alternative, c'est le néant. Et vous avez trop d'ambition pour le néant.

Elena observe la cicatrice imperceptible au coin de l'œil de Marc. Elle voit l'instinct du prédateur, la même soif de contrôle qui la brûle elle-même chaque matin. C'est un miroir déformant, obscène et fascinant.

— Je veux un droit de veto sur chaque nomination stratégique, exige-t-elle.

— Accordé. Si j'ai le dernier mot sur la Défense et l'Intérieur.

— Vous l'aurez. Mais je vous préviens, Marc : au premier faux pas, je vous brise. Je ne suis pas une alliée. Je suis votre peine de mort en sursis.

Marc esquisse un sourire carnassier. Il tend une main massive.

— C'est ce que j'attends d'une partenaire.

Elena regarde cette main. C'est le levier qui va la propulser au sommet ou la précipiter dans l'abîme. Elle la saisit. La poignée de main est brève, brutale. Une décharge électrique traverse leurs bras, un mélange de haine pure et d'une reconnaissance physique immédiate, presque violente. Le pouvoir est une drogue

dure, et ils viennent de partager la même seringue.

— On a un pays à démanteler, dit-elle en lâchant sa main.

— Après vous, Madame la Ministre.

Ils rentrent dans le bureau du Président. Le pacte est scellé dans le sang des convictions qu'ils viennent de sacrifier. Dans l'angle mort de la démocratie, la coalition de survie vient de naître. Elle a le visage d'un monstre à deux têtes qui se dévorent déjà du regard.

# Chapitre 2

## Le Bureau de Chêne

L'air dans le bureau de chêne a le goût du sang et du café froid. Marc de Veyrat ne s'assoit pas. Il occupe l'espace, une main sur le dossier du fauteuil présidentiel vide, l'autre dans la poche de son pantalon à mille euros. Il observe la liste des ministrables étalée sur le bureau comme une autopsie.

Elena Rousseau est assise en face de lui. Dos droit, jambes croisées, un carnet de notes en cuir noir sur les genoux. Elle ne regarde pas la liste. Elle regarde Marc. Elle cherche la faille dans la cuirasse, l'endroit exact où enfoncer la lame pour le vider de son arrogance.

— L'Intérieur est non négociable, lâche Marc. Sa voix de baryton ricoche contre les boiseries. J'ai besoin des flics, des renseignements et de la main sur les préfets. Le pays est une poudrière. Je suis le seul capable de tenir la mèche.

Elena esquisse un rictus qui n'a rien d'un sourire. C'est une expression purement technique.

— Vous voulez les jouets qui font du bruit, Marc. C'est prévisible. Mais sans Bercy, vos préfets ne sont que des types en uniforme qui attendent leur chèque de fin de mois. Je prends les Finances. Et la Justice.

Marc se redresse. Il lâche le fauteuil et contourne le bureau. Ses pas sont lourds, rythmés. Un prédateur qui délimite son territoire.

— La Justice ? Pour quoi faire ? Pour lancer des enquêtes préliminaires sur mes amis

dès que je refuse de signer vos décrets ?

— Pour m’assurer que vos « amis » ne confondent pas les caisses de l’État avec leur compte épargne personnel. Et pour avoir un levier sur chaque député de votre majorité de pacotille. On appelle ça de la gestion de risques.

Marc s’arrête juste derrière elle. Il est si près qu’il pourrait compter les vertèbres de son cou. Il sent son parfum, une note froide, métallique, qui tranche avec l’odeur de tabac froid qui colle à ses propres doigts. Il pose ses mains sur le dossier de la chaise d’Elena. Il se penche. Son visage est à quelques centimètres du sien.

— Vous jouez à la plus forte, Elena. Mais vous n’avez pas les troupes. Votre base vous déteste déjà pour être entrée dans cette pièce. Si vous ne ramenez pas de la viande rouge à vos électeurs, ils vous boufferont tout crue avant l’automne.

Elena ne bouge pas. Elle ne cille pas. Elle ne recule pas d’un millimètre. Elle tourne lentement la tête pour ancrer son regard dans le sien. Le gris de l’acier contre le noir de l’abîme.

— Ma base attend des résultats, pas des postures de mâle alpha en fin de course, réplique-t-elle d’une voix blanche. Donnez-moi Bercy, et je vous laisse l’Intérieur. Mais je veux un droit de regard sur les nominations à la DGSI.

Marc rit. Un rire court, sec, sans joie.

— Vous voulez les clés du coffre et les codes des coffres-forts. Vous n’êtes pas gourmande, vous êtes suicidaire.

— Je suis pragmatique. Ce gouvernement est un cadavre qu’on essaie de faire marcher. Si on ne contrôle pas les leviers de coercition et les flux financiers, on se fera renverser par la première motion de censure venue de nos propres rangs.

Marc réduit encore l'espace. Il envahit son périmètre de sécurité, une technique d'interrogatoire de base. Il veut voir la dilatation de ses pupilles, la micro-sueur sur sa lèvre supérieure. Rien. Elena est un bloc de marbre.

— Écoutez-moi bien, murmure-t-il. On va jouer une pièce de théâtre. Demain, au 20 heures, vous direz que vous avez sauvé les services publics et que vous m'avez imposé une régulation stricte. Je dirai que j'ai rétabli l'ordre et que j'ai maté vos velléités de dépenses folles. On s'insultera par communiqués de presse interposés. On donnera à la plèbe le spectacle qu'elle réclame.

Il marque une pause, ses doigts se crispant sur le cuir du fauteuil.

— Mais ici, dans ce bureau, il n'y a ni gauche, ni droite. Il n'y a que nous deux. On se partage le gâteau proprement. On ne se fait pas de croche-pattes. On ne lance pas de peaux de banane. Si l'un de nous tombe, l'autre est entraîné par le vide. C'est une cordée de condamnés à mort.

Elena se lève brusquement. Le mouvement est si vif que Marc doit faire un pas en arrière pour ne pas être percuté. Elle lui fait face, enfin à sa hauteur, même si elle doit lever légèrement le menton.

— Les règles sont simples, Marc. En public, je suis votre pire cauchemar. Je dénonce votre mépris de classe, votre politique de matraque. Je vous traite de relique du vieux monde. Et vous, vous me traitez de bolchevique de salon qui veut ruiner la France.

— Ça, je le ferai avec plaisir, interrompt Marc avec un sourire carnassier.

— Mais en privé, continue-t-elle sans relever l'ironie, chaque décision est arbitrée ici. Pas de fuites dans la presse sans accord préalable. Pas de coups bas sur les dossiers stratégiques. On collabore comme deux mercenaires qui partagent le même contrat.

On ne s'aime pas, on ne se fait pas confiance, mais on respecte le profit mutuel.

Marc l'observe. Il analyse la courbe de sa mâchoire, la tension dans ses épaules. Elle est terrifiée, il le sait. Personne ne joue à ce niveau sans avoir les tripes nouées. Mais elle le cache mieux que n'importe lequel de ses lieutenants. Elle est une anomalie. Un danger pur.

— Et pour les portefeuilles ? demande-t-il.

— Bercy pour moi. L'Intérieur pour vous. On coupe la Justice en deux : un garde des Sceaux technique, un magistrat de carrière que personne ne peut soupçonner de partialité, mais dont nous tiendrons les dossiers de promotion.

Marc pèse l'offre. C'est une concession majeure. Mais c'est la seule façon de tenir la structure.

— D'accord pour Bercy. Mais je place mon directeur de cabinet comme secrétaire d'État au Budget. Je veux voir chaque ligne de dépense avant qu'elle ne soit validée.

— Accepté. À condition que je place mon conseiller spécial à la direction de la Police Nationale. Je veux savoir qui vous écoutez, Marc.

Ils se font face, deux prédateurs au-dessus d'une carcasse. L'accord est monstrueux. Il est illégal dans l'esprit, sinon dans la lettre. C'est un démantèlement méthodique de la séparation des pouvoirs au profit d'un duopole de fer.

— On va les rendre fous, dit Marc, presque rêveur. Vos amis vont hurler à la trahison, les miens vont crier au scandale.

— C'est le prix de la survie. Le chaos est une échelle, Marc. On vient de poser le pied sur le premier barreau.

Marc tend la main. Pas pour une poignée de main officielle, mais pour un pacte de sang. Elena hésite une seconde. Elle sait que toucher cet homme, c'est accepter de se salir de façon indélébile. Elle pose sa main dans la sienne.

La pression est excessive. C'est un test de force, pas un geste de courtoisie. Marc tire légèrement Elena vers lui, brisant à nouveau la distance sociale.

— Une dernière chose, Elena.

— Quoi ?

— Ne me mentez jamais. Je préfère une trahison franche à un mensonge médiocre. Si vous décidez de me planter un couteau dans le dos, assurez-vous de viser le cœur. Parce que si je survive, je ne vous raterai pas.

Elena soutient son regard, imperturbable.

— Gardez vos menaces pour vos subalternes, Marc. Je ne suis pas dans votre camp, je suis votre égale. Et le jour où je déciderai de vous éliminer, vous ne le verrez pas venir. Vous serez déjà en train de tomber que vous croirez encore être au sommet.

Elle retire sa main. Le contact laisse une sensation de brûlure sur sa peau. Elle ramasse son carnet, ajuste sa veste de tailleur.

— La séance est levée. On a une liste de ministres à finaliser. On se voit à vingt-deux heures pour les derniers arbitrages.

Elle se dirige vers la porte. Marc la regarde s'éloigner. Il apprécie la précision de sa démarche, la froideur de son exécution. Il n'a jamais eu d'adversaire aussi stimulant. Il n'a jamais eu de partenaire aussi toxique.

Alors qu'elle s'apprête à sortir, il l'interpelle.

— Elena ?

Elle se retourne, la main sur la poignée dorée.

— Mettez du rouge à lèvres plus sombre pour la conférence de presse demain. Ça vous donne un air plus agressif. Les Français aiment avoir peur de ceux qui les dirigent.

Elle ne répond pas. Elle sort et ferme la porte sans un bruit.

Marc reste seul dans le bureau de chêne. Il s'approche de la fenêtre qui donne sur les jardins de l'Élysée. La nuit tombe sur Paris. Les lumières de la ville scintillent comme des bijoux sur un cadavre. Il sait que ce qu'ils viennent de construire est une aberration politique, un monstre de Frankenstein qui finira par les dévorer.

Mais pour l'instant, il ressent une décharge d'adrénaline qu'il n'avait pas connue depuis des années. Le pouvoir n'est jamais aussi pur que lorsqu'il est partagé avec un ennemi que l'on désire détruire.

Il sort son téléphone et compose un numéro crypté.

— C'est fait. On a le deal. Préparez les dossiers sur le nouveau ministre des Finances. Je veux tout : comptes cachés, amants, erreurs de jeunesse. On ne sait jamais quand on aura besoin d'un levier d'urgence.

Il raccroche. Le jeu a commencé. Et dans ce jeu, il n'y a pas de majorité absolue. Il n'y a que ceux qui tiennent le flingue et ceux qui creusent.

# Chapitre 3

## Direct Live

Le voyant rouge s'allume comme une cible au milieu du front.

Trente secondes avant le direct. L'air du studio est saturé d'ozone et de fixateur pour cheveux. Marc de Veyrat ajuste ses boutons de manchette en argent massif. Un geste machinal, une vérification d'armure. À sa gauche, séparée par un pupitre en Plexiglas qui coûte le prix d'une berline allemande, Elena Rousseau vérifie ses notes. Elle ne le regarde pas. Elle ne respire pas. Elle est en apnée, prête à plonger dans la gorge de l'adversaire.

— Dix secondes, hurle le chef de plateau dans l'oreillette. Souriez, on vend de l'espoir.

Marc esquisse un rictus. L'espoir est une marchandise périssable. Lui, il vend de la stabilité. C'est plus cher, mais ça rassure les marchés.

— Top générique.

La musique sature l'espace, un rythme martial conçu pour faire grimper le cortisol des téléspectateurs. Le présentateur vedette, une mâchoire carrée et des dents trop blanches, lance les hostilités. Le thème : "La Coalition de la dernière chance : Mariage de raison ou trahison nationale ?"

Marc prend la parole le premier. Sa voix est un violoncelle, grave, assurée, capable de faire croire à un loup qu'il est un berger.

— Les Français ne nous demandent pas de nous aimer, Elena. Ils nous demandent de tenir la barre. Le pays est une entreprise au bord du dépôt de bilan. Soit on restructure, soit on coule. J'ai choisi la restructuration. C'est douloureux, c'est ingrat, mais c'est la seule voie.

— La restructuration ? Elena l'interrompt sans attendre la fin de sa phrase. Elle a déjà branché le scalpel. Vous parlez de la France comme d'une usine de boulons que vous voulez démanteler pour vendre les actifs à vos amis du CAC 40. Ce que vous appelez "tenir la barre", Marc, c'est maintenir la pression sur le cou de ceux qui ne peuvent plus respirer. Cette coalition n'est pas un mariage, c'est une prise d'otages.

Le compteur d'audience grimpe en flèche sur l'écran de contrôle sur le côté. Le public adore le sang.

— Vos métaphores révolutionnaires fatiguent tout le monde, réplique Marc, le regard fixé sur la caméra 2. La réalité, c'est que sans mon groupe parlementaire, votre programme social se résume à une liste de courses que vous ne pouvez pas payer. Vous avez besoin de mon capital. J'ai besoin de votre caution populaire. C'est un échange d'actifs. Rien de plus.

— Mon "capital" n'est pas à vendre, lance-t-elle, les yeux brillants d'une colère qu'il sait, en partie, feinte pour sa base. Vous avez privatisé tout ce qui était solide dans ce pays. Maintenant, vous voulez privatiser l'espoir de la gauche. Je suis ici pour m'assurer que vous ne toucherez pas au code du travail sans que je vous coupe les doigts.

— Essayez donc.

Le silence qui suit dure deux secondes de trop. C'est une éternité en télévision. Un vide chargé d'une électricité qui n'a rien de politique. Dans le retour écran, Marc voit Elena. Elle est magnifique de rage. Il sent l'adrénaline cogner contre ses tempes. Ce

n'est plus un débat, c'est une parade nuptiale entre deux prédateurs qui se demandent qui mangera l'autre en premier.

Le présentateur tente de reprendre la main sur le dossier des retraites. Marc déroule ses chiffres. Des colonnes de pertes, des projections de déficit, des leviers fiscaux. Il parle de "responsabilité budgétaire". Elena répond par "dignité humaine". C'est un dialogue de sourds parfaitement chorégraphié. Ils se massacrent pour la galerie, respectant scrupuleusement le script tacite de leur survie mutuelle. Si l'un des deux flanche, la coalition explose. S'ils s'entendent trop bien, leurs électeurs les brûlent en place publique.

— On coupe pour la pub dans trente secondes, annonce la régie.

Elena lance une dernière pique, une attaque personnelle sur les liens de Marc avec un magnat de l'immobilier. Marc encaisse sans ciller, un sourire carnassier aux lèvres.

— Coupez !

Le plateau s'éteint à moitié. Les techniciens s'agitent. Les maquilleuses foncent sur eux comme des mouches sur une plaie. Marc repousse la main qui veut lui poudrer le front. Il se lève, contourne son pupitre. Elena fait de même. Ils se retrouvent au centre du plateau, dans la pénombre relative des projecteurs éteints.

— Tu y es allée un peu fort sur l'immobilier, murmure Marc. Mon camp va exiger une contre-attaque sur tes financements de campagne en banlieue.

— Fais-le, répond-elle, la voix basse, rauque. Ça fera monter les audiences. On a besoin de ce conflit, Marc. Si on a l'air d'accord, on est morts.

Elle est à dix centimètres de lui. Il sent l'odeur de son parfum — quelque chose de sec, de boisé, qui tranche avec la moquette poussiéreuse du studio. Il voit la veine

battre dans son cou. La haine politique est un excellent lubrifiant pour l'ambition.

— Tu es une excellente menteuse, Elena. Parfois, je me demande si tu ne finis pas par croire à tes propres conneries sur la justice sociale.

— Et toi, tu es un cadavre dans un costume à cinq mille euros. Tu ne ressens rien, sauf quand tu exerces une pression.

Il réduit l'espace. Une intimidation physique pure. Un rapport de force qu'aucun micro n'enregistre.

— Je ressens très bien la pression que tu exerces en ce moment, rétorque-t-il. Tu joues avec le feu en pensant que tu peux me contrôler. Mais n'oublie pas : c'est moi qui tiens le carnet de chèques de cette coalition.

— Et c'est moi qui tiens la rue. Sans moi, tes réformes finissent en émeutes. On est liés par les poignets, Marc. Si je tombe, tu plonges avec moi.

Elle pose une main sur son revers de veste. Ce n'est pas un geste d'affection. C'est une prise de judo. Elle vérifie la solidité de l'adversaire. Marc pose sa main sur la sienne, écrasant ses doigts contre le tissu. L'air devient irrespirable. L'attraction est une forme de violence qu'ils ne peuvent plus ignorer. C'est chimique. C'est tactique. C'est dégoûtant de pureté.

— On reprend dans dix secondes ! hurle le chef de plateau. En place !

Ils se séparent instantanément. Le masque remonte. La glace recouvre le feu. Elena retourne à son pupitre, lisse sa jupe. Marc reprend sa posture de commandeur.

— On parlait de la dette, n'est-ce pas ? lance Marc au présentateur avec un calme olympien alors que le voyant rouge se rallume.

Le débat reprend. Les insultes pleuvent de nouveau. Ils se déchirent avec une précision chirurgicale. Pour les millions de personnes devant leur écran, c'est le spectacle de la démocratie en agonie. Pour eux, c'est un shoot d'héroïne.

Deux heures plus tard, le générique de fin défile. Les scores d'audience tombent en temps réel sur les tablettes des conseillers : record historique. Le pays est terrifié, donc il regarde.

Marc quitte le plateau sans un mot pour l'équipe technique. Il s'engouffre dans le couloir des loges, sombre et étroit. Il sait qu'elle va le suivre. Il s'arrête devant la porte de sa loge, la clé à la main.

Elena apparaît au bout du couloir. Elle marche vite, le bruit de ses talons sur le linoléum sonne comme une exécution. Elle le rejoint, le pousse contre la porte et entre derrière lui avant de la verrouiller.

La pièce est minuscule. Un miroir entouré d'ampoules crues, un canapé en skaï, une bouteille d'eau minérale entamée.

— Tu as failli tout faire foirer avec ta sortie sur le budget de la défense, crache-t-elle. Mon bureau politique va me demander ta tête demain matin.

— Alors donne-leur, répond Marc en la saisissant par la taille. Donne-leur ce qu'ils veulent. On s'en fout. On a gagné dix points chez les indécis ce soir.

Il la plaque contre le mur, ses mains s'enfonçant dans la soie de son chemisier. Elle ne recule pas. Elle attrape son visage, ses ongles s'enfonçant légèrement dans sa mâchoire.

— Je te déteste, Marc. Tout ce que tu es, tout ce que tu penses. Tu es le poison de ce

pays.

— Et tu es l'antidote qui ne marche pas, murmure-t-il contre ses lèvres. Mais ce soir, le poison et l'antidote sont dans le même flacon.

Il l'embrasse avec une brutalité qui n'a rien de romantique. C'est une négociation de traité de paix sur un champ de mines. C'est la suite logique du débat. Le pouvoir est une substance qui demande à être consommée, et là, dans cette loge minable, ils sont les deux seules personnes au monde à comprendre le prix de ce qu'ils sont en train de faire.

Elle répond avec la même rage, la même faim de domination. Ils ne cherchent pas l'amour, ils cherchent la reddition de l'autre. Dans le silence du studio qui se vide, le seul bruit est celui de leurs respirations saccadées et du froissement des vêtements de luxe.

Le téléphone de Marc vibre sur la table de maquillage. Un message de son chef de cabinet. "Sondage flash : 62% d'opinions favorables sur la séquence de confrontation. On tient le levier."

Marc ne regarde pas l'écran. Il a déjà tout ce dont il a besoin. Le pouvoir n'est jamais aussi pur que lorsqu'il est arraché à l'ennemi, centimètre par centimètre, dans l'ombre des projecteurs.

Dehors, la France attend la suite. Ici, la majorité absolue n'est plus une question de sièges à l'Assemblée. C'est une question de savoir qui, de l'un ou de l'autre, lâchera prise en premier.

Personne ne lâche. Le jeu est trop bon.

# Chapitre 4

## État d'Urgence

Trois heures du matin. Matignon est un bunker entouré de fantômes. À l'extérieur, Paris brûle à petit feu sous les gaz lacrymogènes et les poubelles renversées. À l'intérieur, l'air est rance, saturé par l'odeur du cuir vieux de deux siècles et du café froid qui tapisse le fond des tasses en porcelaine de Sèvres.

Marc de Veyrat fait craquer ses vertèbres. Le bruit résonne dans le bureau de la direction du cabinet comme un coup de feu étouffé. Il observe Elena Rousseau. Elle est assise en face de lui, de l'autre côté d'une table encombrée de rapports de police et de courbes de croissance en chute libre. Elle n'a pas enlevé sa veste. Elle ne s'est pas déchaussée. Elle est une ligne droite dans un monde qui s'effondre.

— Les raffineries sont à l'arrêt, Elena. Tes amis de la CGT viennent de couper le cordon ombilical du pays. Dans quarante-huit heures, il n'y a plus un litre de sans-plomb dans les pompes. On fait quoi ? On regarde la France marcher à pied ou on envoie les blindés ?

Elena ne lève pas les yeux de sa tablette. Son doigt glisse sur l'écran avec une précision chirurgicale.

— Tes blindés ne feront que transformer une grève en insurrection, Marc. Tu veux des martyrs ? Vas-y. Charge. Je t'offre la Une du Monde dès demain matin : "Le Premier ministre tire sur les ouvriers". Ton capital politique sera liquidé avant midi.

— Mon capital est déjà dans le rouge. Le tien aussi. Si on ne débloque pas la situation, la coalition explose. Tu redeviens une égérie de barricades et je finis

consultant pour des fonds de pension au Qatar. C'est ça, ton plan de carrière ?

Elle lève enfin les yeux. Ses pupilles sont dilatées par la fatigue, mais son regard reste un scalpel.

— Mon plan, c'est de te faire plier sur l'article 4. La taxation des superprofits. C'est le seul levier pour calmer la base. Donne-leur de l'argent, ils te rendront tes tuyaux.

Marc ricane. Un son sec, sans joie.

— L'argent n'existe pas, Elena. On ne fait que déplacer des dettes d'une colonne à l'autre. Si je taxe tes "superprofits", les investisseurs se barrent à Singapour avant que le décret soit imprimé. On ne gère pas un pays avec des slogans de manif. On le gère avec de la confiance. Et là, la confiance est une denrée plus rare que le pétrole.

Il se lève, contourne la table. Il marche avec cette lenteur de prédateur qui sait que la proie n'a nulle part où aller. Il s'arrête juste derrière elle. L'odeur de son parfum — quelque chose de froid, de métallique — se mélange à l'amertume du café.

— Tu es fatiguée, Elena. Tes mains tremblent.

— C'est l'adrénaline, réplique-t-elle sans bouger d'un millimètre.

— Non. C'est la peur. La peur de réaliser que tu aimes ça. Ce bureau. Ce silence de cathédrale au milieu du chaos. Tu détestes mon camp, mais tu adores le pouvoir qu'il te donne. Tu n'es plus une militante. Tu es une gestionnaire de crise. Bienvenue dans le monde réel.

Il pose une main sur le dossier de son fauteuil. Il sent la tension qui émane de ses épaules. Elle est une corde de piano prête à rompre.

— Regarde-toi, insiste Marc, sa voix descendant d'un octave. Tu as passé la nuit à chercher une faille dans mes chiffres. Mais la faille, elle est là.

Il tend le bras et pointe un dossier négligemment posé sur le coin de la table. Un rapport confidentiel sur le financement de son propre parti, des irrégularités mineures qu'il a laissé traîner là, comme un appât. Elena l'a vu. Il sait qu'elle l'a vu. Elle n'a rien dit. Elle le garde pour plus tard. Elle thésaurise ses munitions.

— Tu aurais pu me détruire avec ça il y a trois heures, murmure-t-il. Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Elena se tourne brusquement. Leurs visages sont à quelques centimètres. L'air entre eux est chargé d'une électricité statique qui pourrait raser un quartier.

— Parce que si tu tombes, je tombe avec toi, crache-t-elle. La coalition est notre seul bouclier. Je ne te protège pas, Marc. Je protège mon investissement. Tu es mon actif le plus toxique, mais je ne peux pas me permettre une dépréciation brutale maintenant.

— Mentreuse.

Le mot tombe entre eux, lourd, définitif. Marc voit le tressaillement au coin de sa lèvre. Le masque de fer se fissure. Ce n'est pas de la haine, ce n'est pas de l'amour, c'est quelque chose de bien plus viscéral : la reconnaissance mutuelle de deux monstres qui ont trouvé leur égal.

— Tu veux que je plie ? reprend Marc. Très bien. Je te donne l'article 4. Mais en échange, je veux le démantèlement des zones à défendre. Immédiat. Pas de négociations, pas de médiateurs. On nettoie au Karcher.

Elena hésite. C'est sa base qu'il lui demande de trahir. Son âme politique.

— Ils ne me le pardonneront jamais.

— Le pardon est une valeur de faible, Elena. En politique, on ne demande pas pardon, on demande des résultats. Signe ce protocole et demain, les stations-service rouvrent. Tu seras celle qui a sauvé l'économie et moi celui qui a rétabli l'ordre. On gagne tous les deux.

Il se penche davantage. Il peut sentir la chaleur de sa peau. La fatigue a brisé les dernières barrières de la bienséance. Ils sont dans la vérité nue du rapport de force.

— Qu'est-ce que tu attends ? demande-t-il. Le levier est entre tes mains. Pousse.

Elena fixe le document qu'il vient de faire glisser devant elle. Un stylo Montblanc repose sur le papier, une arme prête à l'emploi. Elle sait que ce geste est une signature d'arrêt de mort pour sa crédibilité auprès des siens, mais une assurance-vie pour son avenir au sommet.

Elle saisit le stylo. Ses doigts effleurent ceux de Marc. Le contact est bref, mais l'impact est sismique. Elle signe d'un trait rageur, une balafre d'encre noire sur le blanc immaculé.

— Voilà, dit-elle, la voix brisée. Tu as ce que tu voulais. Tu m'as rendue complice.

Marc ramasse le papier. Il l'observe avec la satisfaction d'un banquier qui vient de conclure une OPA hostile.

— On ne dit pas complice, Elena. On dit partenaire.

Il se rassoit, vide le reste de son café froid d'un trait. Le goût est infâme, mais il ne l'a jamais trouvé aussi bon.

— Va dormir, Elena. La journée de demain va être sanglante. Et j'ai besoin que tu sois en forme pour mentir à la presse.

Elle se lève, ramasse ses affaires. Elle ne le regarde pas. Elle se dirige vers la porte, mais s'arrête sur le seuil.

— Marc ?

— Oui ?

— Un jour, je trouverai un levier que tu ne pourras pas contrer. Et ce jour-là, je ne négocierai pas.

— J'espère bien, répond-il avec un sourire carnassier. Sinon, je m'ennuierais à mourir.

Elle sort. Le bruit de ses talons sur le parquet s'éloigne, régulier, martial. Marc reste seul dans le silence de Matignon. Il regarde la carte de France sur l'écran. Les points rouges commencent à clignoter. Le pays ne sait pas encore qu'il a été vendu cette nuit pour une poignée de concessions et un ego démesuré.

Le pouvoir n'a pas d'odeur, mais ce soir, il sent le café froid et la victoire amère. C'est exactement ce qu'il aime.

# Chapitre 5

## Loi de Friction

Trois heures du matin. L'air du bureau de Marc est saturé d'ozone, de café brûlé et de cette odeur métallique que dégage le pouvoir quand il commence à s'oxyder. Sur la table en acajou, le décret de « Solidarité Nationale » ressemble à un acte de reddition. Pour Elena, c'est une trahison en vingt-quatre articles. Pour Marc, c'est juste le prix du marché.

— L'article 12 est une déclaration de guerre, Elena. Signe, et on évite l'effondrement de la cote AA dès l'ouverture de la Bourse.

Marc est affalé dans son fauteuil en cuir, la chemise ouverte, les manches retroussées. Il ne ressemble pas à un ministre, mais à un liquidateur judiciaire après une saisie record. Elena est debout, de l'autre côté du bureau. Elle n'a pas bougé depuis vingt minutes. Ses yeux sont deux fentes noires fixées sur le stylo-plume qui repose entre eux comme une arme chargée.

— L'article 12 liquide trente ans de conquêtes sociales pour rassurer trois agences de notation basées à New York, crache-t-elle. Tu ne demandes pas une signature, Marc. Tu demandes un suicide politique.

— La politique est l'art de choisir son mode d'exécution. Je t'offre la guillotine dorée. Si tu refuses, ce sera le peloton d'exécution dans la cour de Matignon d'ici vendredi.

Il se lève. Sa carrure bloque la lumière de la seule lampe de bureau restée allumée. Il contourne la table, lentement, avec cette démarche de prédateur qui sait que la proie

est acculée contre les barbelés. Elena ne recule pas. Elle ne recule jamais. C'est son plus grand levier, et sa pire vulnérabilité.

— Les marchés se foutent de tes idéaux, Elena. Ils veulent de la stabilité. Ils veulent de la prévisibilité. Ils veulent que la France soit une entreprise gérable, pas un laboratoire de sociologie pour gauchistes en manque de barricades.

— Et toi, tu veux quoi ? À part transformer ce pays en une filiale de ta propre ambition ?

Il s'arrête à quelques centimètres d'elle. Elle sent la chaleur qui émane de lui, ce mélange d'arrogance et de fatigue nerveuse.

— Je veux que ce gouvernement tienne. Je veux que tu restes dans ce bureau parce que sans moi, tes amis te boufferont vivante au premier signe de faiblesse. Tu es mon assurance-vie, et je suis ton seul rempart contre l'insignifiance.

— Tu es un monstre de cynisme, Marc.

— Et toi, tu es une menteuse. Tu détestes ce décret, mais tu adores le fait d'être la seule à pouvoir le bloquer. Ce n'est pas de la conviction, c'est de l'érotisme comptable. Tu joues avec le budget comme d'autres jouent avec le feu.

Elena sent la colère monter, une décharge d'adrénaline pure qui lui brûle les tempes. Elle attrape le dossier du décret et le balance contre le torse de Marc. Les feuilles s'éparpillent sur le tapis sombre, des pages de chiffres et de clauses juridiques qui ne valent plus rien.

— Va te faire foutre avec ta stabilité ! Tu n'as aucune vision, juste des tableurs Excel !

Elle veut le bousculer pour sortir, mais il ne bouge pas d'un millimètre. Il est un mur de certitudes. Elle le frappe à l'épaule, une fois, deux fois. C'est désordonné, violent, dépourvu de la grâce habituelle de ses discours à l'Assemblée. Marc saisit ses poignets. Ses mains sont des étaux.

— Lâche-moi, ordonne-t-elle, la voix brisée par la rage.

— Pour que tu ailles faire quoi ? Pleurer devant les caméras de BFM ? Tu es coincée avec moi, Elena. On est liés par la même dette.

Elle se débat, ses talons claquent sur le parquet, mais il la plaque contre le bord du bureau. Le contact est brutal. Le bois dur contre ses reins, le corps massif de Marc contre le sien. L'air manque. C'est une agression, une négociation, une fusion-acquisition forcée.

— Tu crois que je vais plier ? murmure-t-elle, le visage à quelques millimètres du sien. Tu crois que tu peux m'acheter avec une main de fer ?

— Je ne t'achète pas. Je t'intègre.

Dans un mouvement de rage pure, Elena penche la tête et plante ses dents dans l'épaule de Marc, à travers le coton fin de sa chemise. Elle veut sentir le sang, elle veut marquer son territoire, elle veut lui arracher cette assurance insupportable. Marc lâche un grognement sourd, mais il ne recule pas. Au contraire, il resserre sa prise. Sa main remonte le long de son cou, ses doigts se referment sur sa gorge, pas pour l'étouffer, mais pour lui imposer son propre rythme cardiaque.

C'est une prise de contrôle hostile.

Elle cesse de se débattre. Ses yeux brûlent dans les siens. Il n'y a plus de droite, plus de gauche, plus de décret. Il n'y a que deux fauves qui ont compris que la seule issue

est la destruction mutuelle assurée.

Marc baisse la tête, son souffle court contre son oreille.

— Signe ce putain de texte, Elena. Et je te donnerai tout ce que tu veux. Les infrastructures, le budget de l'éducation, la tête de ton rival au ministère de l'Intérieur. Je te donnerai les clés du coffre.

— Je veux ta reddition, Marc. Je veux te voir à genoux devant ma base.

— Tu l'as déjà. Regarde-nous.

Il lâche sa gorge pour saisir son visage, ses pouces écrasant ses pommettes. Le baiser n'a rien d'une romance. C'est un choc frontal, un échange de fluides et de haine. C'est une transaction sauvage où chaque mouvement de langue est une clause de non-concurrence brisée. Elena répond avec la même violence, ses mains s'agrippant à la nuque de Marc, tirant ses cheveux pour le forcer à sentir la douleur qu'elle éprouve.

Il la soulève, l'assoit sur le bureau, balayant d'un revers de main les derniers dossiers qui traînent. Le papier se froisse sous eux. C'est le bruit de la Constitution qu'on déchire.

— Tu es une erreur de casting, grogne Marc entre deux baisers qui goûtent le fer.

— Et toi, tu es un actif toxique.

Il écarte ses jambes, s'immisce entre elles avec une urgence qui frise le désespoir. Il n'y a aucune tendresse dans ses gestes, seulement la nécessité de posséder ce qu'il ne peut pas contrôler par la loi. Elena tire sur sa ceinture, ses doigts tremblants de désir et de mépris. Elle veut le vider de sa substance, le réduire à cet instinct primaire qu'il

cache sous ses costumes à trois mille euros.

Le pouvoir est leur seul aphrodisiaque. La friction de leurs corps est la seule vérité dans un monde de communiqués de presse mensongers. Quand il entre en elle, c'est une invasion. Elle arque le dos, les yeux fixés sur le plafond doré de ce bureau de la République, un cri étouffé au fond de la gorge. Elle ne se rend pas. Elle l'accueille comme on accueille un envahisseur : pour mieux l'encercler.

Leurs mouvements sont saccadés, brutaux, calqués sur le rythme d'une crise boursière. Chaque poussée est une concession arrachée, chaque gémissement est une perte de points dans les sondages. Ils se haïssent avec une précision chirurgicale, et c'est précisément cette haine qui les rend indispensables l'un à l'autre.

Quand l'orgasme arrive, il est sec, violent, comme un krach inévitable. Marc s'effondre contre elle, son visage enfoui dans son cou, le souffle court. Elena garde les yeux ouverts, fixant le vide. Elle sent le poids de l'homme, le poids du pays, le poids de la trahison qu'elle s'apprête à signer.

Dix minutes plus tard, le silence est revenu. Marc est retourné derrière son bureau. Il reboutonne sa chemise, les mains parfaitement stables. Il a retrouvé son masque de marbre. Elena est debout, elle ajuste sa jupe, lisse ses cheveux. Elle ramasse son rouge à lèvres tombé au sol.

Marc fait glisser le décret et le stylo-plume vers elle.

— L'article 12 reste tel quel, dit-il d'une voix monocorde, comme si rien ne s'était passé. Mais je t'accorde l'amendement sur le gel des loyers en zone tendue. C'est ton prix.

Elena regarde le document. Elle sait que cet amendement ne suffira pas à calmer sa base. Elle sait qu'elle vient de vendre son âme pour une nuit de chaos et une ligne

budgétaire.

Elle saisit le stylo. Sa main ne tremble pas. Elle signe en bas de la dernière page, une signature nerveuse, tranchante, qui ressemble à une cicatrice.

— On est en enfer, Marc, dit-elle en posant le stylo.

Il lève les yeux vers elle, un demi-sourire cynique aux lèvres.

— Peut-être. Mais on a la majorité absolue.

Elle se détourne et marche vers la porte. Sur son cou, une marque rouge commence à foncer. La preuve physique de leur coalition. Elle sort sans un regard en arrière, ses talons martelant le parquet avec une régularité de métronome.

Marc reste seul. Il regarde la signature d'Elena. Il passe un doigt sur son épaule, là où elle l'a mordu. La douleur est vive, réelle. C'est la seule chose qu'il ait ressentie de vrai depuis des années.

Il prend son téléphone et compose un numéro.

— C'est fait. Le décret est signé. Préparez l'ouverture des marchés. On a gagné vingt-quatre heures.

Il raccroche, éteint la lampe et regarde l'aube se lever sur Paris. La ville est encore calme, ignorante du fait que ses maîtres viennent de s'entre-dévorer pour mieux la diriger.

# Chapitre 6

## Le Dossier Fantôme

Morel n'avait pas d'ombre. C'était sa principale qualité professionnelle. Il entra dans le bureau de Marc de Veyrat à trois heures du matin, une heure où les trahisons sont encore fraîches et les ambitions particulièrement fertiles. Il posa une chemise cartonnée, bleu nuit, sur le bureau en acajou. Aucun nom sur la couverture. Juste une odeur de papier glacé et de secrets rances.

— C'est tout ce qu'il reste, dit Morel. Elle a fait un ménage de printemps avant les législatives. Très propre. Trop propre.

Marc ne répondit pas. Il ouvrit le dossier. Ses doigts glissèrent sur les rapports de police, les relevés bancaires offshore et les coupures de presse locale datant d'il y a quinze ans. Il cherchait la faille, le point de rupture, l'endroit précis où l'armure de soie d'Elena Rousseau laissait passer la lame.

— Le père, murmura Marc.

— Lucien Rousseau, confirma Morel. Le tribun des usines du Nord. Le héros de la classe ouvrière. Mort d'un cancer du poumon et d'une réputation intacte. Enfin, officiellement.

Marc fit défiler les pages. Des photos en noir et blanc d'une usine de textile en liquidation. Des témoignages de syndicalistes oubliés. Et puis, le pivot. Un virement de deux millions d'euros, fragmenté en une dizaine de comptes aux îles Caïmans, juste avant la fermeture du site. L'argent n'avait pas servi à sauver les emplois. Il avait servi à racheter le silence des créanciers et à financer les études d'Elena à la

London School of Economics.

— La sainte n'est qu'une héritière de la fraude, ricana Marc. Elle a bâti sa carrière sur les cendres du mouvement qu'elle prétend incarner.

— Si ça sort, elle est finie, dit Morel. Son électorat la lynche en place publique avant midi.

Marc referma le dossier. Le bruit sourd du carton contre le bois résonna comme un coup de feu. Il sentit une décharge d'adrénaline, ce vieux frisson de prédateur qui précède la mise à mort. Mais quelque chose l'arrêta. Il revit le visage d'Elena quelques heures plus tôt, cette lueur de haine pure dans ses yeux, cette morsure qu'elle lui avait laissée sur l'épaule. La détruire serait facile. La posséder était un défi autrement plus stimulant.

— Sortez, Morel. Et oubliez que ce dossier a jamais existé.

— Monsieur ?

— Sortez.

Marc attendit que la porte se referme. Il prit son téléphone crypté. Trois sonneries.

— Il est tard, Marc, répondit la voix d'Elena. La coalition ne prévoit pas de débriefings nocturnes.

— Viens au ministère. Tout de suite.

— Je dors.

— Non, tu ne dors pas. Tu calcules tes prochains coups. Viens, ou je publie la page

42 du rapport d'audit de la liquidation de l'usine de ton père.

Le silence au bout du fil fut total. Un silence de plomb, de ceux qui précèdent les effondrements boursiers.

— Vingt minutes, dit-elle enfin.

Elle arriva en dix-huit. Elle portait un trench noir, les cheveux encore humides, le regard plus tranchant qu'un scalpel. Elle n'enleva pas son manteau. Elle resta debout, au centre de la pièce, une cible parfaite.

— Où est-ce que tu l'as eu ? demanda-t-elle sans préambule.

Marc tapota le dossier bleu.

— Morel est un archiviste de talent. Il a déterré les cadavres que tu pensais avoir incinérés. Ton père n'était pas un martyr, Elena. C'était un liquidateur. Et toi, tu es le produit de sa trahison.

Elle ne cilla pas. Sa mâchoire se contracta, un micro-mouvement que seul un œil exercé aurait pu détecter.

— Qu'est-ce que tu veux ? Mon poste ? Ma démission ? Lance la machine médiatique, Marc. Fais-moi sauter. Mais sache que si je tombe, j'emporte la coalition avec moi. Le pays brûlera, et tu seras le premier sur le bûcher.

Marc se leva. Il contourna le bureau avec la lenteur d'un fauve qui n'a plus besoin de courir. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de son parfum, un mélange de cuir et de jasmin, envahit son espace vital.

— Tu me sous-estimes, Elena. Je ne veux pas ta chute. La chute, c'est pour les

amateurs. C'est pour ceux qui ont besoin de voir du sang pour se sentir puissants.

Il prit le dossier et le tendit vers elle. Elle ne le prit pas.

— Je ne vais pas l'utiliser contre toi, reprit-il, sa voix descendant d'un octave. Je vais le garder. Ici, dans mon coffre. Ce dossier, c'est notre contrat de mariage. C'est le lien qui garantit que tu ne me trahiras jamais. Parce qu'à partir de cet instant, ta vie m'appartient. Ton intégrité, ton image, ton passé... tout est sous ma protection.

Elena eut un rire nerveux, un son sec qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Tu appelles ça de la protection ? C'est du chantage pur et simple.

— Le chantage est une transaction, Elena. Le pouvoir est une religion. Je t'offre l'immunité en échange de ta loyauté absolue. Pas envers le gouvernement. Pas envers la France. Envers moi.

Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant légèrement dans la chair. Elle ne recula pas. Elle resta là, vibrante de rage et d'une autre émotion, plus sombre, plus toxique.

— Tu es un monstre, Marc.

— On ne dirige pas un pays avec des sentiments, on le dirige avec des leviers. Tu es mon plus beau levier.

Il approcha son visage du sien. Leurs souffles se mêlèrent, une collision d'atomes chargés d'électricité statique.

— Imagine ce qu'on peut faire, murmura-t-il. Toi et moi. Sans secrets. Sans peur de l'autre. On est les deux seules personnes dans cette ville qui savent ce que coûte

réellement le pouvoir. On est de la même race.

Elena posa ses mains sur le revers du costume de Marc. Elle agrippa le tissu avec une force surprenante.

— Si tu me trahis avec ce dossier, je te tuerai de mes propres mains. Ce n'est pas une figure de style.

— Je n'en attends pas moins de toi.

Elle arracha le dossier de ses mains, mais ne s'en alla pas. Elle le jeta sur le canapé en cuir, puis se tourna vers lui. L'humiliation de la découverte s'était transformée en une nécessité brutale de reprendre le contrôle par le seul moyen qu'il leur restait : la chair.

Marc comprit que le chantage avait créé une intimité qu'aucun accord politique n'aurait pu égaler. Ils étaient désormais liés par le crime, par le mensonge, par la certitude que l'autre était capable du pire. C'était le socle le plus solide du monde.

— Montre-moi la page 42, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de défi.

Il ne bougea pas. Il la regarda, analysant le rapport coût-bénéfice de l'instant. Elle était une perte totale pour sa morale, mais un gain infini pour son influence. Il choisit le gain.

Il l'embrassa avec une violence qui n'avait rien de romantique. C'était une annexion. Une prise de contrôle hostile. Elle répondit avec la même fureur, ses ongles cherchant la cicatrice sous sa chemise. Dans le silence du ministère, alors que la ville dormait encore sous la menace d'une crise sociale sans précédent, les deux architectes du chaos scellaient leur alliance dans le secret le plus absolu.

Le dossier bleu resta sur le canapé, témoin muet d'une majorité qui ne tenait plus

qu'à un fil de soie et à une montagne de cadavres. Marc savait qu'il venait de gagner bien plus qu'une élection. Il venait de trouver la seule personne capable de le détruire, et il l'avait enfermée dans une cage dorée dont il était le seul à posséder la clé.

Le pouvoir n'était plus un jeu. C'était une pathologie partagée.

# Chapitre 7

## Veto

Le café était froid, l'air saturé d'ozone et de mépris. Dans la salle du Conseil, Marc de Veyrat ajusta ses boutons de manchette en or gris. Un geste réflexe. Une vérification d'armure. En face de lui, Elena Rousseau consultait son iPad, le visage de marbre, les lèvres peintes d'un rouge qui ressemblait à une plaie ouverte.

À l'ordre du jour : la Réforme de la Flexibilité Foncière. Le bébé de Marc. Un texte conçu pour libérer des milliards d'actifs immobiliers, une offrande aux fonds de pension qui finançaient ses ambitions. Un chef-d'œuvre de dérégulation chirurgicale.

— Le rapport de la commission est sans appel, Marc, commença le Premier ministre, une ombre grise dont le seul talent était de survivre aux courants d'air. Le texte est prêt pour le vote de demain.

Marc esquissa un sourire. Il sentait le poids du dossier bleu dans sa mallette, le même dossier qu'il avait délaissé la veille sur le canapé d'Elena. Il jeta un regard à la jeune femme. Elle ne cilla pas. Elle était l'image même de la loyauté institutionnelle.

— C'est une question de survie économique, lança Marc, sa voix de baryton occupant chaque centimètre cube de la pièce. Si nous ne libérons pas ces actifs, le marché se figera. Et avec lui, notre capacité à lever de la dette. C'est mathématique.

— C'est surtout une liquidation judiciaire du patrimoine national, coupa Elena.

Le silence tomba, lourd comme un couperet. Marc tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux d'acier cherchèrent une faille, un signe de la fureur de la nuit passée. Rien.

Juste une froideur de banquier central.

— Elena, nous avons déjà arbitré ce point en comité restreint, dit Marc, le ton mielleux, une menace voilée sous chaque syllabe. La cohérence de la coalition en dépend.

— La cohérence ne survit pas à l'illégalité, Marc.

Elle fit glisser une feuille de papier sur la table en acajou. Un simple mémo. L'en-tête du Conseil d'État.

— J'ai déposé un veto administratif ce matin à huit heures, poursuivit-elle d'une voix cristalline. L'article 14 viole le principe d'inaliénabilité de certaines zones protégées. Ton texte est mort-né.

Marc sentit une décharge d'adrénaline. Ce n'était pas de la colère. C'était une reconnaissance de dette. Elle venait de lui loger une balle entre les deux yeux en plein conseil des ministres, devant les témoins de sa propre puissance. Elle venait de détruire six mois de lobbying intense en une phrase.

— Un veto ? murmura le ministre de l'Intérieur. Elena, c'est une déclaration de guerre.

— Non, c'est une correction de trajectoire, répondit-elle en fixant Marc. Certains pensent qu'ils peuvent tout annexer sous prétexte qu'ils ont les clés de la maison. Ils oublient que les serrures se changent.

Marc analysa le rapport coût-bénéfice. Elle ne le sabotait pas par idéologie. Elle le sabotait pour lui rappeler le prix de sa soumission. Elle utilisait l'appareil d'État comme un instrument de bondage politique.

— La séance est levée, trancha le Premier ministre, livide.

Les chaises crissèrent sur le parquet. Les ministres s'éclipsèrent comme des rats quittant un navire en feu. Marc ne bougea pas. Elena non plus. Ils restèrent seuls dans la vaste salle, deux prédateurs au-dessus d'une carcasse de loi.

— C'était audacieux, dit Marc une fois la porte refermée. Coûteux, mais audacieux. Tu viens de faire perdre trois points à la Bourse de Paris.

— Et j'ai gagné dix points de crédibilité auprès de ma base, répliqua-t-elle en rangeant ses affaires. Tu pensais que le sexe était une monnaie d'échange, Marc ? Tu as confondu un investissement avec une dépense de fonctionnement.

Marc se leva et contourna la table. Il s'arrêta juste derrière elle, assez près pour sentir son parfum, ce mélange de jasmin et de poudre à canon.

— Le veto est un levier dangereux, Elena. Si tu tires trop fort dessus, tout le mécanisme casse.

— Peut-être que j'ai envie de voir comment tu te débrouilles au milieu des décombres.

Il posa ses mains sur le dossier de sa chaise, l'enfermant dans un périmètre de cuir et de muscle.

— Tu as saboté ma réforme parce que tu as peur, analysa-t-il. Tu as peur que si je gagne cette bataille, je n'aie plus besoin de toi. Tu marques ton territoire avec de l'encre administrative. C'est presque touchant.

Elle se tourna vers lui, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux brûlaient d'une rage froide, une intelligence qui calculait déjà le coup suivant.

— Tu n’es pas un partenaire, Marc. Tu es une acquisition hostile. Et je n’ai jamais laissé un actif prendre le contrôle de mon portefeuille. Ton texte restera au placard jusqu’à ce que j’obtienne les garanties que je demande.

— Quelles garanties ?

— La présidence de la Commission des Finances pour mon premier cercle. Et ta signature sur le décret de nationalisation des autoroutes.

Marc laissa échapper un rire sec, sans joie.

— Tu es gourmande. C’est un suicide politique pour moi.

— C’est le prix de mon silence sur ce qui s’est passé hier soir. Et le prix pour que je lève mon veto. Tu aimes quand ça résiste, non ? Tu l’as dit toi-même : tu ne respectes que la force.

Il approcha sa main de son cou, effleurant la soie de son chemisier. Son pouce pressa l’artère carotide. Il sentit le pouls d’Elena. Rapide. Erratique. Elle était en zone de risque maximal, et elle adorait ça.

— Je préfère quand ça cède au bon moment, murmura-t-il. Ton veto ne tiendra pas quarante-huit heures. Je vais appeler tes soutiens un par un. Je vais leur offrir des postes, des subventions, des promesses de réélection. Je vais te vider de ta substance jusqu’à ce que tu ne sois plus qu’une signature sur un document que j’aurai rédigé.

— Essaie, provoqua-t-elle. Mais n’oublie pas une chose : pendant que tu seras au téléphone à acheter mes amis, je serai déjà en train de séduire tes ennemis.

Elle se dégagea avec une souplesse de félin. Elle se dirigea vers la porte, s’arrêtant

sur le seuil pour lui lancer un dernier regard.

— On se voit au dîner de la presse ce soir ?

— Je ne raterais pour rien au monde l'occasion de te voir mentir devant les caméras.

— Je ne mens jamais, Marc. Je réajuste la réalité. C'est ce que font les gagnants.

Elle sortit. Marc resta seul dans la pénombre de la salle du Conseil. Il regarda le mémo du Conseil d'État. Elle l'avait piégé avec une précision d'horloger. Il avait perdu une bataille, mais le jeu venait enfin de devenir intéressant. Il sortit son téléphone et composa un numéro.

— C'est moi. Activez la cellule de crise. On va déterrer tout ce qu'on a sur les proches de Rousseau. Je veux des leviers. Je veux des noms. Et trouvez-moi le point de rupture de son principal donateur.

Il raccrocha. Son regard se porta sur la chaise où elle était assise quelques instants plus tôt. Il y avait une légère empreinte sur le cuir. Un fantôme de pouvoir.

Il ramassa le dossier bleu. Il savait que la guerre ne faisait que commencer. Et dans cette guerre, il n'y aurait pas de prisonniers, seulement des actifs rachetés ou liquidés. Il se sentait vivant. Pour la première fois depuis des années, il avait un adversaire à sa mesure.

Le pouvoir n'était plus une destination. C'était un champ de mines qu'ils allaient traverser main dans la main, en attendant que l'un des deux pousse l'autre sur un déclencheur.

Marc éteignit la lumière. La ville, au-dehors, grondait déjà, ignorante du fait que son destin venait d'être joué sur un coup de bluff et un parfum de jasmin.

# Chapitre 8

## Nuit à Lassay

Le lustre de la salle des fêtes de l'Hôtel de Lassay pesait trois tonnes, mais ce n'était rien comparé au poids des faux-semblants qui saturaient l'air. Marc de Veyrat ajusta ses boutons de manchette en or gris. Un geste machinal. Un réglage d'armure. Autour de lui, quatre cents invités — l'élite diplomatique, le CAC 40, les vautours de la presse — s'agitaient dans un ballet de coupes de champagne et de promesses sans valeur.

— Regardez-les, Marc. Ils attendent tous de voir qui de nous deux va sortir le couteau en premier.

La voix d'Elena Rousseau était un scalpel. Elle venait de se glisser à ses côtés, une flûte de cristal à la main, sans qu'il l'entende approcher. Elle portait une robe en soie noire, une coupe architecturale qui soulignait la raideur de son port de tête. Pas de bijoux. Juste son regard, plus froid que l'acier d'une guillotine.

— Ils ne cherchent pas le couteau, Elena. Ils cherchent le prix du rachat, répondit Marc sans la regarder, les yeux fixés sur l'ambassadeur des États-Unis qui les observait à l'autre bout de la pièce. Pour eux, cette coalition est une OPA hostile sur la démocratie. Ils veulent juste savoir si l'action va monter ou si on va liquider les actifs avant la fin du trimestre.

— L'action est stable tant que nous simulons l'orgasme républicain, grinça-t-elle. Souriez. Le photographe du *\*Monde\** est à dix heures.

Marc afficha son sourire de prédateur, celui qu'il réservait aux signatures de traités et

aux enterrements de ses rivaux. Il posa une main possessive sur la taille d'Elena. Il sentit la tension immédiate de ses muscles sous la soie. Elle ne recula pas. Elle savait que le moindre mouvement de recul serait interprété comme une faille dans le dispositif.

— Vous êtes tendue, Elena. C'est mauvais pour la confiance des marchés.

— Je déteste votre parfum. Il sent l'arrogance et le vieux monde.

— C'est l'odeur du pouvoir. Vous devriez vous y habituer, vous commencez à en avoir un peu.

Ils traversèrent la salle, un couple de monarques de circonstance, distribuant des poignées de main fermes et des hochements de tête calculés. Chaque interaction était une transaction. Un mot à l'ambassadeur d'Allemagne pour stabiliser l'euro, un clin d'œil au patron du Medef pour calmer les craintes sur la nouvelle taxe carbone. Ils étaient parfaits. Une machine de guerre politique à deux têtes, broyant les doutes par leur simple présence.

— J'ai besoin d'un point technique sur le dossier de la réforme énergétique, lança Marc à voix haute pour les oreilles indiscretes qui les encerclaient.

— La suite de la présidence est libre, répondit Elena sur le même ton professionnel. Nous y serons au calme.

Ils s'esquivèrent avec une fluidité de conspirateurs. Les dorures du Grand Salon s'effacèrent derrière eux, remplacées par le silence feutré des couloirs de l'Assemblée. Dès que la porte de la suite se referma, le masque de Marc tomba. Il ne restait que le prédateur.

La pièce était vaste, chargée d'histoire et de meubles Boule, mais elle semblait trop

petite pour l'électricité qui crépitait entre eux. Elena se tourna vers lui, les narines frémissantes, la rage à peine contenue sous sa peau de porcelaine.

— Vous avez activé une cellule de crise sur mes donateurs, Marc. Ne niez pas. Mes services ont repéré vos chiens de garde à l'instant où ils ont commencé à renifler mes comptes de campagne.

Marc fit trois pas vers elle. Il dominait sa silhouette nerveuse de toute sa carrure.

— C'est de la gestion de risque, Elena. Je ne peux pas construire un empire sur des fondations qui fuient. Votre principal donateur, l'industriel Lefebvre, a des comptes au Panama qui vont bientôt devenir de notoriété publique. Je ne fais que préparer le pare-feu.

— menteur. Vous cherchez un levier. Vous voulez me tenir par la gorge pour que je signe votre décret sur la privatisation des autoroutes.

— Et si c'était le cas ? Le pouvoir n'est pas une association caritative. C'est un rapport de force permanent. Vous me coûtez cher en capital politique, Elena. Je veux un retour sur investissement.

Elle s'approcha, son visage à quelques centimètres du sien. Il pouvait voir la dilatation de ses pupilles, l'adrénaline qui pompait dans ses veines.

— Vous ne me posséderez jamais, Marc. Ni politiquement, ni autrement. Vous êtes un vestige. Une erreur de calcul que je vais finir par corriger.

— Alors corrigez-moi.

Il saisit son poignet. Sa poigne était brutale, sans aucune place pour la courtoisie. Elena ne lutta pas pour se libérer ; elle utilisa sa main libre pour agripper le revers de

son smoking et le tirer violemment vers elle. Le choc de leurs corps fut un impact, une collision de deux masses d'air de températures opposées créant une tempête.

L'étreinte n'avait rien d'une romance. C'était une extension de leur guerre. Marc la poussa contre le bureau Louis XV, renversant un encrier et des dossiers confidentiels. Elle répondit en lui griffant la nuque, cherchant à marquer son territoire, à infliger une douleur qui soit aussi une preuve d'existence.

— Je vous déteste, murmura-t-elle contre ses lèvres, sa voix brisée par un souffle court.

— Je sais. C'est la seule chose honnête chez vous.

Il l'embrassa avec une violence chirurgicale. C'était une tentative de soumission, un rachat total des parts de l'autre. Elena répondit avec la même fureur, ses mains s'égarant sous la chemise de Marc, cherchant la faille, le point de rupture. Il n'y avait pas de tendresse, seulement le besoin viscéral de dominer celui qui, quelques minutes plus tôt, vous insultait devant le tout-Paris.

Leurs vêtements, symboles de leur statut et de leur armure sociale, furent sacrifiés sur l'autel de leur haine mutuelle. La soie craqua. Les boutons de manchette roulèrent sur le parquet ciré comme des munitions usagées. Sur le cuir du bureau, au milieu des rapports de la Cour des Comptes, ils se livrèrent à une bataille de corps où chaque gémissement sonnait comme une reddition et chaque mouvement comme une offensive.

C'était du business pur. Une décharge de tension accumulée après des semaines de trahisons et de coups bas. Dans l'obscurité de la suite, ils n'étaient plus les leaders d'une nation en crise, mais deux animaux politiques se dévorant pour ne pas être dévorés. L'attraction qu'ils ressentaient était toxique, un poison qu'ils s'injectaient volontairement pour se sentir vivants dans un monde de marbre et de protocole.

Quand le calme revint, il fut aussi brutal que l'assaut. Marc se redressa, sa respiration redevenant lente, calculée. Il ramassa sa chemise, ignorant la griffure qui barrait son épaule. Elena, assise sur le bord du bureau, réajustait sa robe d'un geste sec, ses traits reprenant instantanément leur rigidité de marbre.

Elle ramassa une mèche de cheveux rebelle et la fixa avec une précision de horloger.

— Cela ne change rien au décret, Marc.

Il boutonna sa chemise, l'œil déjà rivé sur son reflet dans le miroir doré. Le prédateur était de retour, plus lucide que jamais.

— Au contraire. Cela change tout. Vous venez de me prouver que votre pragmatisme est supérieur à votre idéologie. Vous êtes prête à tout pour obtenir ce que vous voulez, même à coucher avec l'ennemi. C'est une information de grande valeur.

Elena se leva, lissa sa robe de soie noire. Elle n'avait aucune trace de honte, seulement une lueur de mépris renouvelé.

— Ne confondez pas une pulsion biologique avec une alliance politique. Vous restez un passif, Marc. Et je finis toujours par solder mes passifs.

— On verra au prochain conseil des ministres.

Il lui ouvrit la porte avec une galanterie insultante.

— Après vous, Madame la Ministre. Les ambassadeurs s'impatientent. Il serait dommage de leur faire rater le dessert.

Ils sortirent de la suite, côte à côte, reprenant leur marche synchronisée. Leurs visages

étaient impassibles, leurs démarches assurées. Personne dans la salle de réception ne pourrait deviner que, sous la soie et le coton égyptien, leurs corps portaient les marques d'une violence qu'aucune loi ne pourrait jamais réguler.

Marc croisa le regard de son chef de cabinet et fit un léger signe de tête. La cellule de crise pouvait continuer son travail. Il avait trouvé le point de rupture d'Elena. Ce n'était pas l'argent, ni le scandale. C'était lui.

Le pouvoir était un jeu à somme nulle. Et ce soir, Marc de Veyrat venait d'encaisser les dividendes.

# Chapitre 9

## Motion de Censure

Quarante signatures. C'est le prix de votre tête, Marc.

Berthier posa le listing sur le bureau en acajou avec la délicatesse d'un croque-mort. Les noms défilaient, une litanie de trahisons en police 12. Les « Barons », la vieille garde, ceux qui avaient mangé à la table de Veyrat pendant vingt ans, venaient de signer l'acte de décès de la coalition. La motion de censure serait déposée à seize heures.

Marc de Veyrat ne cilla pas. Il fit rouler son stylo entre ses doigts, un geste mécanique, prédateur.

— Lemoine est en tête de liste, nota Marc. Je lui ai donné son ministère, sa légion d'honneur et j'ai étouffé l'affaire de sa maîtresse à la Direction de l'Équipement.

— La gratitude n'est pas une valeur boursière, Monsieur le Ministre, répliqua Berthier. Ils pensent que vous êtes devenu l'otage de la gauche. Ils préfèrent couler le navire plutôt que de laisser Elena Rousseau tenir la barre avec vous.

Marc se leva. Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour de l'Hôtel de Matignon. En bas, les journalistes s'agglutinaient comme des mouches sur une carcasse. Le calcul était simple : sans les voix d'Elena et de son bloc, le gouvernement tombait. Si Elena votait la censure, elle devenait la figure de proue d'une nouvelle majorité de circonstance. Elle le liquidait, proprement, avec l'onction de la démocratie.

— Appelez-la, ordonna Marc.

— Elle ne prend pas les appels. Elle est en réunion avec son bureau politique. Ils sabrent déjà le champagne.

Marc esquissa un sourire qui n’atteignit pas ses yeux.

— Elle ne sabre rien du tout. Elena ne boit jamais avant d’avoir vérifié que le pouls a cessé de battre.

Vingt minutes plus tard, il entra sans frapper dans le bureau d’Elena Rousseau. L’atmosphère y était électrique. Simon, le bras droit d’Elena, un idéologue aux dents longues, était en train de hurler dans un téléphone. Elena, elle, était assise derrière son bureau, une feuille de papier vierge devant elle. Elle leva les yeux vers Marc. Aucun effet de surprise. Elle l’attendait.

— Sortez, dit-elle à Simon sans quitter Marc du regard.

— Elena, on est en train de caler le timing de la déclaration, protesta Simon. On l’achève maintenant. C’est le deal.

— Sortez.

La porte claqua. Le silence qui suivit pesait plusieurs tonnes. Marc s’assit en face d’elle, sans invitation. Il posa le listing des rebelles sur le bureau.

— Vos nouveaux alliés, Elena. Les pires réactionnaires du pays. Ils vous détestent autant qu’ils me craignent. Mais pour l’instant, vous avez un ennemi commun : moi.

Elena croisa les mains. Ses ongles étaient impeccables, une manucure de combat.

— Ce n'est pas personnel, Marc. C'est arithmétique. Vous n'avez plus de majorité. Votre propre camp vous vomit. Si je vote cette motion, je récupère Matignon dans quarante-huit heures. Je passe mes réformes. Je vous efface de la carte.

— Vous ne passerez rien du tout, contra Marc, sa voix descendant d'un octave. Lemoine et sa clique vous bloqueront chaque budget. Ils vous utiliseront pour purger le système, puis ils vous jetteront aux chiens. Vous serez la Première ministre la plus éphémère de la Cinquième République. Un simple fusible.

— C'est un risque que je suis prête à prendre. Mieux vaut régner un jour que ramper cinq ans dans votre ombre.

Marc se pencha en avant. L'odeur de son parfum, un mélange de cuir et de tabac froid, envahit l'espace vital d'Elena.

— Vous mentez. Vous ne voulez pas régner seule. Vous avez besoin d'un levier. Et ce levier, c'est moi. Sans moi pour faire écran, vous êtes une cible mouvante. Ensemble, on contrôle les deux bords de l'échiquier. Séparés, on n'est que des cadavres en sursis.

Elena eut un rire sec, sans joie.

— Vous essayez de me vendre votre survie comme un investissement. Vous êtes aux abois, Marc.

— Je suis une drogue, Elena. Et vous êtes déjà accro. Vous aimez cette guerre. Vous aimez la façon dont on se déchire en public pour mieux se recoudre en privé. Si je tombe aujourd'hui, votre vie devient d'un ennui mortel. Vous allez finir par négocier des amendements sur la pêche à la ligne avec des types qui ne savent pas lire un bilan comptable.

Il posa une main sur le bureau, à quelques centimètres de la sienne.

— Sauvez-moi, et je vous donne la tête de Lemoine sur un plateau. On les brise. On change les règles du jeu. On devient ingouvernables, mais indispensables.

Elena fixa la main de Marc. Elle voyait l'abîme. Son camp l'attendait. Simon l'attendait. La pureté idéologique exigeait le sacrifice de Veyrat. Mais son instinct, cette bête immonde qui la poussait vers le pouvoir absolu, lui hurlait que Marc avait raison. Il était le seul partenaire à sa mesure. Le seul miroir dans lequel elle n'avait pas l'air d'une imposture.

— Si je fais ça, Simon me tue. Mon parti me bannit. Je deviens une traîtresse à la cause.

— La trahison est une question de date, répliqua Marc. Faites-le, et dans six mois, ils appelleront ça du génie politique.

Seize heures. L'hémicycle de l'Assemblée Nationale était une fosse aux lions. Le brouhaha était assourdissant. Lemoine, à la tribune, transpirait la suffisance. Il terminait son discours par une envolée lyrique sur la « dignité retrouvée de la droite ». Il regarda Marc, assis au banc du gouvernement, avec un mépris non dissimulé.

C'était au tour d'Elena Rousseau de s'exprimer pour son groupe. Elle se leva. Le silence tomba, brutal. Marc ne la regardait pas. Il fixait un point imaginaire sur le mur opposé. Il jouait son va-tout sur un coup de dé.

Elena monta les marches de la tribune. Elle ajusta le micro. Elle sortit ses notes, les regarda une seconde, puis les posa sur le côté.

— Monsieur le Député Lemoine, commença-t-elle, sa voix claire, tranchante comme un scalpel. Vous parlez de dignité. Vous parlez de clarté. Mais ce que je vois dans

cette motion de censure, ce n'est pas l'intérêt du pays. C'est une mutinerie de couloir. C'est la revanche de ceux qui n'ont pas accepté que le monde change.

Un murmure parcourut les bancs de la gauche. Simon, au premier rang, se figea.

— Vous attendez de nous que nous joignons nos voix aux vôtres pour renverser ce gouvernement, poursuivit Elena. Vous pensez que notre haine de Marc de Veyrat est plus forte que notre mépris pour vos méthodes. Vous vous trompez.

Le brouhaha reprit, plus fort. Des insultes fusèrent. « Vendue ! », « Traîtresse ! ». Elena ne cilla pas. Elle dominait la tempête.

— Nous ne voterons pas cette motion. Non pas par soutien au Ministre de Veyrat, mais par refus de devenir les instruments de votre petite cuisine interne. La coalition tient. Pas par amour, mais par nécessité. Le pays n'a pas besoin d'une crise de nerfs, il a besoin d'une direction. Et cette direction, nous l'assumerons. Jusqu'au bout.

Elle descendit de la tribune sous une pluie de huées. Simon quitta la salle, furieux. Lemoine était livide, son coup d'État venait de s'effondrer en direct devant les caméras de la nation.

Marc de Veyrat se leva lentement. Il ajusta sa veste. Il traversa l'hémicycle, fendant la foule des députés hébétés. Il rattrapa Elena dans le couloir dérobé qui menait aux jardins.

Il la saisit par le bras et la fit pivoter. Elle était tremblante, une réaction nerveuse qu'elle ne pouvait plus cacher. La rage et l'adrénaline se battaient sur son visage.

— Vous venez de commettre un suicide politique, murmura Marc.

— J'ai fait un investissement, cracha-t-elle. Vous me devez tout, Marc. Chaque

souffle, chaque décision, chaque seconde de votre pouvoir m'appartient désormais. Je vous ai racheté. Vous êtes ma propriété.

Marc sourit. Un sourire de loup, satisfait. Il s'approcha d'elle, son front contre le sien.

— Je n'ai jamais été aussi heureux d'être en faillite.

Il la lâcha et reprit sa marche vers la sortie. Le gouvernement était sauvé. Le pays était stable. Mais dans l'ombre des dorures, la guerre venait de changer de nature. Ce n'était plus une lutte pour des idées. C'était une fusion par destruction mutuelle.

Elena resta seule dans le couloir, le goût de la trahison amer dans la bouche, mais le cœur battant à une cadence qu'aucune élection n'avait jamais réussi à provoquer. Elle venait de vendre son âme, et pour la première fois de sa vie, elle trouvait que le prix était dérisoire.

# Chapitre 10

## L'Acide et le Plomb

Le pixel est une arme de destruction massive quand il est placé entre les mains d'un maître-chanteur. Sur l'écran de l'iPad, la photo était granuleuse, prise à l'infra-rouge, mais l'angle ne laissait aucune place au doute. Rue de Grenelle, 02h14 du matin. Marc de Veyrat sortant d'un immeuble anonyme, suivi trois minutes plus tard par Elena Rousseau. Le cadrage capturait ce moment d'hésitation, ce regard jeté par-dessus l'épaule, cette fraction de seconde où le masque du pouvoir glisse pour laisser apparaître la chair.

— C'est un angle mort, dit Elena. On avait vérifié les caméras de la préfecture.

Elle faisait les cent pas dans le bureau de Marc, une cage de verre et de cuir surplombant les jardins de l'Hôtel de Matignon. Elle n'avait pas dormi. Ses yeux étaient deux fentes d'obsidienne. Elle ne cherchait pas de réconfort ; elle cherchait une cible.

— La préfecture, oui, répondit Marc sans lever les yeux de l'écran. Mais pas le drone civil d'un paparazzi ou la caméra thermique d'un service étranger. Quelqu'un a investi du capital pour nous avoir. Ce n'est pas un coup de chance, Elena. C'est une exécution.

Il posa la tablette sur le bureau d'acajou. Le silence qui suivit pesait le poids d'un budget d'État. Si cette photo fuyait à huit heures sur les boucles Telegram des rédactions, la coalition explosait. La droite crierait à la trahison, la gauche au pacte avec le diable. Ils seraient dévorés par leurs propres meutes avant midi.

— Coût de l'opération ? demanda-t-elle, reprenant son masque de statisticienne.

— Pour nous ? La fin de tout. Pour eux ? Le prix d'un informateur et d'un logiciel de tracking. Le retour sur investissement est stratosphérique.

Marc se leva. Sa stature de boxeur fatigué imposait une pression physique dans la pièce. Il s'approcha d'elle. Pas pour la toucher, mais pour entrer dans son périmètre de combat.

— On a quatre heures avant que le "Point" ne mette sous presse sa version numérique. On ne va pas nier. On va effacer.

— Effacer qui ? La source ou le support ?

— Les deux.

Elena sortit son téléphone crypté. Ses doigts survolaient l'écran avec une précision chirurgicale.

— J'ai tracé l'envoi du mail de chantage. Il est parti d'un serveur rebond au Panama, mais la signature numérique pointe vers un relais domestique. Quelqu'un qui connaît nos agendas. Quelqu'un qui sait quand on éteint nos GPS.

— Un proche, murmura Marc. Un de mes conseillers ou une de tes ombres.

L'idée que le danger venait de l'intérieur ne les effrayait pas. Elle les excitait. C'était un terrain connu. La trahison était leur langue maternelle.

— Si c'est un des miens, je le brise, dit Elena.

— Si c'est un des miens, je le remercie avant de l'enterrer. Il m'aura appris une leçon

de vigilance.

Ils s'assirent face à face, deux prédateurs devant une carte d'état-major. Ils listèrent les noms. Les directeurs de cabinet, les officiers de sécurité, les chauffeurs. Chaque nom était un actif qu'ils évaluaient, pesaient, et jetaient au rebut.

— Simonet, dit Marc. Mon chef de cabinet. Il a perdu gros sur le dernier remaniement. Il a le mobile.

— Trop évident, trancha Elena. Simonet joue aux échecs, pas au poker. Il sait que s'il nous fait tomber, il tombe avec nous. Cherche quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Quelqu'un que nous avons déjà tué politiquement sans le savoir.

Elle s'arrêta sur un nom. Un jeune loup de la communication qu'elle avait écarté trois mois plus tôt pour une erreur de syntaxe dans un discours de politique générale. Un gamin brillant, instruit à l'école du mépris.

— Morel, lâcha-t-elle. Il gère la "dark comm" pour ton parti maintenant. Il a accès aux flux de la DGSI par ses anciens contacts.

Marc sourit. Un sourire sans joie, juste la reconnaissance d'une faille logistique.

— Il est au "Bristol" ce soir. Une fête pour le lancement d'un think tank. Il se croit protégé par la foule.

— On y va, dit Elena.

— Ensemble ? C'est un suicide. Si on nous voit...

— Si on ne nous voit pas régler ça maintenant, on est morts de toute façon. On va lui montrer ce qu'est une majorité absolue.

Trente minutes plus tard, la berline blindée fendait la nuit parisienne. À l'intérieur, l'air était saturé de paranoïa et d'adrénaline. Marc vérifiait son téléphone, coordonnant une attaque sur les marchés pour occuper les fils d'actualité au cas où la photo sortirait malgré tout. Elena, elle, préparait l'acide verbal.

— Tu te rends compte de ce qu'on fait ? demanda Marc alors qu'ils passaient le pont de la Concorde. On protège un secret qui, s'il était public, nous rendrait plus humains aux yeux des gens. Mais parce qu'on est ce qu'on est, on va détruire une carrière pour rester des monstres de pouvoir.

— L'humanité est une faiblesse électorale, Marc. Les gens ne veulent pas de dirigeants qui s'aiment. Ils veulent des dirigeants qui les dominent. Si on devient un couple, on devient vulnérables. On devient un "sujet". Je préfère rester une menace.

Ils arrivèrent au Bristol par l'entrée de service. Le luxe feutré de l'hôtel contrastait avec la violence de leur mission. Dans le fumoir privé, Morel trônait au milieu d'une cour de courtisans et de journalistes de second rang. Quand il vit entrer le ministre d'État et la cheffe de la gauche radicale, le verre de whisky qu'il tenait s'immobilisa à mi-chemin de ses lèvres.

Le silence se fit instantanément. Un silence de guillotine.

Marc fit signe à la sécurité de vider la pièce. Personne ne protesta. Le pouvoir de Marc de Veyrat n'était pas une suggestion, c'était une force physique. Elena ferma la porte derrière le dernier invité.

Morel essaya de sourire. Un rictus de condamné.

— Monsieur le Ministre, Madame la Députée... Quelle surprise. Je ne savais pas que la coalition faisait des sorties nocturnes.

Marc s'approcha, lentement. Il ne cria pas. Sa voix était un murmure de velours noir.

— Tu as une très belle montre, Morel. Une Patek. C'est cher pour un communicant au chômage technique.

— Un cadeau, balbutia le jeune homme.

— Un acompte, corrigea Elena. Pour la vente de fichiers que tu n'aurais jamais dû ouvrir.

Elle sortit la tablette et lui montra la photo. Morel blêmit. La sueur perla instantanément sur son front.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. C'est une photo de rue...

— C'est une preuve de trahison nationale, coupa Marc. Tu as utilisé des moyens de surveillance d'État pour espionner des membres du gouvernement. Ça s'appelle de l'espionnage, Morel. En temps de guerre, on fusillait pour ça. Aujourd'hui, on se contente de vous effacer de l'existence sociale.

— Vous ne pouvez rien faire, tenta Morel, retrouvant un peu de morgue. Si cette photo sort, vous êtes finis. Tous les deux.

Elena s'approcha si près de lui qu'il put sentir le parfum de son rouge à lèvres. Une odeur de fer et de rose.

— Tu crois que c'est une négociation ? On a déjà envoyé une équipe chez toi. Ton serveur privé est en train d'être formaté. Tes comptes aux Caïmans, ceux que tu pensais invisibles, sont gelés par une alerte Tracfin que j'ai signée il y a dix minutes. Dans une heure, tu n'auras plus d'argent, plus de réputation, et plus de preuves. Tu

seras juste un petit maître-chanteur raté qui va passer les dix prochaines années en préventive pour atteinte aux intérêts fondamentaux de la Nation.

Morel regarda Marc, cherchant une once de pitié. Il n'y trouva que du granit.

— Donne-nous le nom de ton commanditaire, dit Marc, et on te laissera peut-être un billet d'avion pour un pays sans accord d'extradition.

— C'était... c'était une commande anonyme. Via une plateforme de mercenaires digitaux. Je ne sais pas qui a payé.

Elena échangea un regard avec Marc. Le diagnostic était clair : Morel n'était qu'un outil. La main qui tenait le scalpel était encore dans l'ombre.

— Le fichier original, ordonna Marc. Maintenant.

Morel sortit une clé USB de sa poche, les mains tremblantes. Marc la saisit, la brisa sous son talon sans même la regarder.

— Sortez, dit Elena. Ne repassez pas par votre bureau. Ne rappelez pas votre mère. Disparaissez.

Quand Morel eut quitté la pièce, l'air sembla s'alléger, mais la tension entre Marc et Elena resta intacte. Ils étaient seuls dans le fumoir, entourés par l'odeur du tabac froid et du cuir cher.

— Ce n'est pas fini, dit Elena. Morel était un amateur. Celui qui l'a payé sait qu'on a réagi. Il sait maintenant qu'on est prêts à tout pour se protéger.

— Il sait surtout qu'on est ensemble, répondit Marc. On vient de confirmer ses soupçons en venant ici.

Il fit un pas vers elle. La paranoïa qui les habitait s'était muée en une sorte de faim. Ils venaient de chasser ensemble. Le sang de leur proie était encore chaud.

— On est en train de brûler le pays pour garder ce secret, murmura-t-elle.

— Non. On brûle le pays pour garder le pouvoir. Le secret n'est que le levier.

Marc posa sa main sur la nuque d'Elena. C'était un geste de possession, brutal, dénué de tendresse. Elle ne recula pas. Elle s'appuya contre lui, ses mains agrippant les revers de son costume à mille euros.

— On va se détruire, Marc. Tu le sais.

— Probablement. Mais imagine le spectacle.

Il l'embrassa avec une violence qui tenait plus de la morsure que de l'affection. C'était leur pacte. Un contrat signé dans l'ombre, scellé par la peur et l'ambition. Dans ce huis clos de luxe, le reste du monde n'existait plus. Il n'y avait que deux prédateurs qui avaient compris que pour régner sur les autres, il fallait d'abord s'enchaîner l'un à l'autre.

Le téléphone de Marc vibra sur la table. Un message de son chef de sécurité : "Cible évacuée. Traces nettoyées. Le 8h du matin sera calme."

Marc ne rompit pas le baiser. Il repoussa le téléphone d'un geste aveugle. La crise était gérée. Le prix était payé. Pour l'instant, la majorité était absolue, et leur chute, bien que certaine, attendrait un autre jour. Ils étaient les maîtres du jeu, et le jeu ne faisait que commencer.

# Chapitre 11

## Sacrifice d'Arbalète

Le dossier Arbalète n'était pas une fuite. C'était une exécution sommaire, calibrée pour une diffusion à l'heure du journal de vingt heures. Marc de Veyrat fixa l'écran de sa tablette, les chiffres défilant comme les battements de cœur d'un condamné. Trois millions d'euros. Un montage financier via Singapour. Et au centre du montage, le nom du père d'Elena Rousseau, l'homme qui avait bâti la légende de la gauche pure et dure sur les ruines des usines du Nord.

L'icône était une fraude. Et Elena, la ministre de l'Économie, devenait instantanément un actif toxique.

Marc poussa la porte du bureau d'Elena sans frapper. Elle était debout devant la fenêtre, la silhouette découpée par les lumières froides de la place Beauvau. Elle ne se retourna pas. Sur son bureau, un stylo Montblanc posé sur une feuille de papier à en-tête. Sa lettre de démission.

— Range ce jouet, Elena. On ne signe pas son arrêt de mort avant d'avoir négocié les frais d'obsèques.

Elle pivota, le visage plus pâle que d'habitude, mais les yeux brûlants d'une rage froide.

— C'est fini, Marc. Mon père a pris les commissions. Il a vendu les ouvriers pour une villa à l'île Maurice. Je suis la fille d'un traître. Mon capital politique est à zéro. Je suis insolvable.

— Le capital, ça se refinance, répliqua Marc en s'asseyant sur le coin de son bureau, brisant l'espace de sécurité qu'elle tentait de maintenir.

— Pas celui-là. La base va me dévorer. Les syndicats demandent déjà ma tête sur un plateau d'argent. Si je reste, je coule la coalition. Je coule le gouvernement. Je te coule, toi.

Marc sourit. Un sourire de prédateur qui vient de repérer une faille dans le système.

— Tu penses que je me soucie du gouvernement ? Le gouvernement est une structure de coûts. Toi, tu es un investissement à long terme.

Il sortit son téléphone crypté. Trois messages en attente. Les "Barons" de la droite, ses propres alliés, jubilaient. Ils voulaient qu'il lâche Elena pour récupérer les ministères régaliens. C'était le moment logique pour lui de couper sa perte, de liquider sa position et de sortir avec un profit politique net.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, la voix étranglée.

— Je rachète ta dette.

Marc composa un numéro. Celui de Morel, le magnat de la presse qui détenait les preuves originales du dossier Arbalète. Morel était un homme de chiffres. Il n'avait pas d'idéologie, seulement des intérêts.

— Morel. C'est De Veyrat. Le dossier Rousseau. On l'enterre.

À l'autre bout du fil, le silence fut pesant. Elena retint son souffle.

— Et qu'est-ce que j'y gagne, Marc ? la voix de Morel était un râpeux murmure de pouvoir. Tu sais ce que ce scoop vaut en termes de clics et de tirage. Sans compter les

faveurs que la droite me devra pour avoir nettoyé la place.

— Tu gagnes l’abandon de la loi sur la régulation des plateformes numériques. Je retire le texte demain en commission.

Elena fit un pas en avant, les yeux écarquillés.

— Marc, non... C’est ta loi phare. Ton héritage. C’est ce qui te garantit le soutien de l’électorat conservateur pour les dix prochaines années. Si tu fais ça, tes propres députés vont te lyncher.

Marc ne la regarda pas. Il gardait les yeux fixés sur Morel, virtuellement.

— La loi contre le silence, Morel. C’est à prendre ou à laisser. Tu as cinq minutes avant que je ne rende l’arbitrage public.

— Marché conclu, De Veyrat. Tu es un grand malade. Tu viens de te tirer une balle dans le pied pour une gauchiste qui te méprise.

— Je n’ai pas de pieds, Morel. J’ai des leviers.

Marc raccrocha. Il posa le téléphone sur le bureau d’Elena. Le silence qui suivit fut plus lourd que n’importe quelle détonation. En un appel, Marc de Veyrat venait de brûler vingt ans de construction politique. Il venait de se mettre à dos son propre camp, de saboter sa crédibilité auprès des industriels et de se rendre vulnérable à une motion de censure.

— Pourquoi ? murmura Elena. Tu viens de te suicider politiquement. Ils vont te mettre en pièces dès demain matin.

Marc se leva. Il s’approcha d’elle, si près qu’il pouvait sentir l’odeur de son parfum

mêlée à l’ozone de la tension électrique.

— Tu n’as toujours pas compris, Elena ? L’analyse coût-bénéfice est simple. Le pouvoir ne m’intéresse que si tu es en face de moi pour me le disputer. Un monde où je règne seul sur un champ de ruines avec des médiocres à mes bottes est une perte sèche.

Il posa sa main sur sa nuque, ses doigts pressant fermement la peau tendue. C’était un geste de possession, mais aussi de reddition totale.

— Je ne t’ai pas sauvée par héroïsme. Je t’ai rachetée. Tu m’appartiens désormais, parce que je n’ai plus rien d’autre que toi. Mon capital, c’est ta survie.

Elena saisit son poignet. Elle ne cherchait pas à se dégager. Elle cherchait un point d’appui.

— Tu as sacrifié l’Arbalète, Marc. Mais tu as aussi sacrifié ton armure. On est tous les deux à nu, maintenant.

— Exactement. C’est la seule position honnête dans ce métier de menteurs.

Il la tira vers lui. Le baiser n’avait rien de tendre. C’était un choc frontal, une collision entre deux astres en fin de vie. Marc sentait le goût du fer et du rouge à lèvres. Il savait que dès l’aube, les loups seraient à sa porte. Ses lieutenants allaient le trahir, ses électeurs allaient hurler à la trahison. Il venait de troquer sa carrière contre le secret d’une femme qui le haïssait autant qu’elle le désirait.

C’était le pire investissement de sa vie. Et c’était le seul qui lui procurait une érection.

— Ils vont nous tuer, Marc, souffla-t-elle contre ses lèvres.

— Qu'ils essaient. On va leur montrer comment on gère une faillite personnelle avec panache.

Il attrapa la lettre de démission sur le bureau et la déchira en mille morceaux. Les confettis de papier tombèrent sur le tapis de laine épaisse, comme une neige sale sur un champ de bataille.

— Demain, à huit heures, tu es en conférence de presse. Tu nies tout. Tu dis que c'est une manipulation de l'extrême droite. Je serai juste derrière toi.

— Et tes Barons ?

— Je vais les saigner un par un. J'ai encore quelques dossiers en réserve. On ne survit pas trente ans dans ce marécage sans avoir de quoi faire sauter la digue.

Il s'écarta, réajustant les revers de son costume. Le prédateur était de retour, même si ses griffes étaient désormais émoussées par son propre sacrifice.

— Va te reposer, Elena. La guerre commence demain. Et pour la première fois, on tire dans la même direction.

Elle le regarda sortir, sa silhouette massive s'effaçant dans l'ombre du couloir. Elle savait ce qu'il venait de faire. Ce n'était pas de l'amour. C'était une OPA hostile sur son âme. Il l'avait rendue dépendante de sa propre chute. En se détruisant pour elle, il s'était assuré qu'elle ne pourrait jamais le quitter sans se perdre elle-même.

Elle s'assit à son bureau, reprit son Montblanc et commença à griffonner des notes pour le lendemain. Le lexique de la contre-attaque. "Calomnie", "Stabilité de l'État", "Complot".

Le prix de la survie était exorbitant. Mais dans le monde de Marc de Veyrat, rien

n'avait de valeur si ce n'était pas hors de prix.

Elle éteignit la lumière. Dans l'obscurité du ministère, le silence n'était pas une paix. C'était le chargement des armes. La majorité était peut-être absolue, mais leur solitude, elle, était désormais totale.

# Chapitre 12

## Majorité Absolue

Le Palais-Bourbon pue la sueur froide et le bois ciré. C'est l'odeur de la fin de règne ou celle d'un putsch réussi. Dans l'hémicycle, le brouhaha ressemble au grondement d'une turbine en surchauffe. Six cents députés, six cents ego, six cents prix à payer.

Marc de Veyrat est assis sur le banc du gouvernement, les jambes croisées, une main négligemment posée sur le dossier en velours rouge. Ses boutons de manchette en or blanc captent la lumière crue des projecteurs. Il a l'air d'un homme qui attend son café. À sa gauche, Elena Rousseau est une lame de rasoir. Droite, immobile, le regard fixé sur le perchoir. Elle ne respire que par nécessité.

— Regarde-les, Elena, murmure Marc sans bouger les lèvres. Ils ne votent pas pour une loi. Ils votent pour leur survie. On ne gère pas un pays, on gère un troupeau qui a peur du loup.

— Le loup, c'est nous, Marc. Et pour l'instant, le troupeau a très envie de nous égorger.

Elle jette un coup d'œil au tableau électronique. Les estimations défilent sur sa tablette sécurisée. Il manque trois voix. Trois députés de la "Frange Grise", ces centristes mous qui attendent que le vent tourne pour savoir de quel côté tomber.

— Langevin hésite encore, reprend Elena. Il veut la présidence de la commission des finances.

— Langevin est une prostituée qui se prend pour une vestale. Dis-lui que s'il vote contre, le dossier de sa villa à Marrakech sort dans \*Le Monde\* avant vingt heures.

S'il vote pour, il aura sa commission et une ligne de crédit pour sa circonscription.

— C'est du chantage pur.

— Non, c'est de l'optimisation de ressources. Appelle-le.

Elena sort son téléphone. Ses doigts courent sur l'écran. Elle n'a plus de scrupules, elle n'a plus que des objectifs. En politique, la morale est un luxe de perdant. Elle envoie le message. À cinquante mètres d'eux, dans les travées, un homme en costume gris consulte son portable, blêmit, et lève les yeux vers le banc des ministres. Marc lui adresse un signe de tête imperceptible. Le levier a fonctionné.

Plus que deux voix.

La Présidente de l'Assemblée nationale martèle son bureau. Le silence retombe, lourd comme une chape de plomb. C'est l'heure de la motion de censure. Si elle passe, le gouvernement tombe. Marc et Elena seront balayés, jetés aux chiens de la presse, leurs carrières transformées en notes de bas de page sanglantes.

— Le scrutin est ouvert, annonce la Présidente.

Le silence devient physique. On entendrait un lobbyiste compter ses billets. Sur le tableau, les points verts et rouges s'allument. C'est une partie de Tetris où chaque bloc manquant est une exécution capitale.

Marc sent le pouls d'Elena battre contre son bras, une vibration rapide, animale. Il pose sa main sur la sienne, sous la table. Un contact de glace et de feu. Ce n'est pas du soutien, c'est une fusion de combat. Ils sont les deux seuls actionnaires d'une entreprise en faillite qu'ils s'apprêtent à racheter par la force.

— On est à 287, souffle-t-elle.

— Il en faut 289.

— Lefebvre vient de voter rouge. Ce fils de pute nous a trahis.

Marc ne cille pas. Lefebvre. Un ancien allié. Un investissement à perte.

— J’aurais dû le liquider plus tôt, dit-il froidement. Regarde Masson. Il ne bouge pas.

Masson, le député de la Creuse. Un vieux de la vieille, porté sur le cognac et les subventions agricoles. Elena se penche vers Marc.

— Masson ne votera pas pour nous. Il a promis à sa base qu’il nous ferait tomber.

— Masson a une dette de jeu de six chiffres dans un cercle de la rive gauche. Une dette rachetée ce matin par une de mes holdings. S’il ne vote pas vert, il finit la semaine dans la Seine ou en faillite personnelle.

Elena le regarde, un mélange de dégoût et d’admiration sauvage. Marc de Veyrat ne joue pas au même jeu que les autres. Il ne joue pas avec des idées, il joue avec les actifs et les passifs des êtres humains.

Le décompte s’affiche.

288.

Il manque une voix. Une seule. Le temps semble se dilater. La démocratie est suspendue à un processeur silicium et à la lâcheté d’un homme.

Soudain, le dernier point bascule. Vert.

289.

La majorité absolue. À une voix près. Le braquage du siècle.

Un hurlement déchire l’hémicycle. La gauche hurle au déni de démocratie, la droite exulte avec une vulgarité de parvenus. Marc se lève, impérial. Il ajuste sa veste, boutonne le bouton central. Il est le maître des lieux. Elena se lève à ses côtés, le visage de marbre, mais ses yeux brûlent d’une fièvre noire.

Ils sortent par la porte dérobée, celle des ministres, fendant la foule des journalistes

qui se jettent sur eux comme des piranhas sur une carcasse. Les flashes crépitent. Marc ne s'arrête pas. Il ne répond à rien. On ne commente pas une victoire, on l'encaisse.

Dix minutes plus tard, ils sont dans le bureau de Marc, au ministère. La porte se referme avec un clic définitif. Le silence, enfin. L'air conditionné ronronne. L'odeur de cuir et de tabac froid reprend ses droits.

Marc se sert un whisky, pur. Il ne propose rien à Elena. Il sait qu'elle n'en veut pas. Elle est adossée à la porte, les bras croisés, le souffle encore court.

— On a gagné, dit-elle. Sa voix est rauque.

— On a survécu. Ce n'est pas la même chose.

— On a acheté cette victoire avec quoi, Marc ? La moitié du budget de l'agriculture, trois têtes sur un plateau et ton âme ?

— Mon âme était déjà vendue à découvert depuis 1998, Elena. Ne joue pas les ingénues. Ce soir, nous possédons ce pays. On peut faire passer n'importe quoi. Les décrets, les privatisations, la réforme de la sécurité. On est intouchables.

Il s'approche d'elle. Il pose son verre sur le bureau en acajou. Il y a une violence contenue dans chacun de ses mouvements. Il s'arrête à quelques centimètres de son visage.

— Tu détestes ce qu'on a fait, n'est-ce pas ?

— Je déteste le fait que j'ai aimé ça, répond-elle. Voir Langevin se décomposer. Voir le compteur basculer. C'est une drogue dégueulasse.

— C'est la seule qui vaille la peine d'être consommée. Le pouvoir n'est pas un outil, Elena. C'est une fin en soi.

Il pose ses mains sur ses épaules. Le tissu de sa veste de soie crie sous la pression. Elle ne recule pas. Elle plonge son regard dans le sien, cherchant une trace de remords, n'y trouvant que le vide sidéral d'une ambition sans limite.

— On est des monstres, murmure-t-elle.

— On est des souverains. Les monstres, ce sont ceux qui attendent qu'on leur donne la permission d'exister. Nous, on la prend.

Il l'embrasse. Ce n'est pas un baiser de cinéma. C'est un choc frontal, une transaction brutale entre deux prédateurs qui ont besoin de sentir qu'ils sont encore vivants après avoir tué tout ce qui restait de leur intégrité. Ses mains descendent dans son dos, possessives, violentes. Elle répond avec la même intensité, ses ongles s'enfonçant dans ses avant-bras.

Ils s'effondrent sur le canapé en cuir, au milieu des dossiers classés "Secret Défense" et des rapports de la DGSI. Le pays est à eux, mais ils sont les esclaves de leur propre triomphe. Dans l'ombre du bureau ministériel, la frontière entre la politique et la possession charnelle s'efface.

Ils ne font pas l'amour. Ils signent un pacte de sang.

— Demain, ils vont nous tomber dessus, souffle Elena entre deux respirations saccadées. La rue, les syndicats, la presse...

— Demain n'existe pas, répond Marc en déboutonnant sa chemise. Demain est une variable d'ajustement. Ce soir, il n'y a que la majorité. Et elle est absolue.

Il la plaque contre le dossier, l'écrasant de son poids, de son arrogance, de sa victoire. Elle ferme les yeux, acceptant la défaite personnelle pour savourer la conquête collective. Le prix est payé. La moralité est liquidée. Le bilan comptable de leur existence est une suite de zéros pointés, mais le solde de leur pouvoir est illimité.

Dehors, Paris gronde, ignorante du fait que son destin a été scellé entre un chantage immobilier et un baiser de Judas. Le gouvernement tient. Le reste n'est que littérature.

# Chapitre 13

## Les Cendres du Pouvoir

Le silence dans le Salon des Ambassadeurs a un prix. Il se chiffre en points de PIB, en renoncements idéologiques et en carrières brisées nettes. Marc de Veyrat observe la poussière danser dans un rayon de soleil qui frappe le bois précieux de la table du Conseil. Il a cinquante-deux ans, le contrôle total de l'appareil d'État, et l'impression d'être enfermé dans un coffre-fort dont il a oublié la combinaison.

En face de lui, Elena Rousseau.

Elle ne porte plus de rouge à lèvres. Ses lèvres sont sèches, ses yeux sont deux fentes d'obsidienne. Elle n'est plus la passionaria des barricades. Elle est la ministre d'État d'un gouvernement de coalition qui n'a de gouvernement que le nom et de coalition que la nécessité de ne pas finir pendu aux lampadaires de la place de la Concorde.

— Le rapport de la Cour des Comptes est tombé, dit-elle. Sa voix est un scalpel. On a un trou de douze milliards sur le premier semestre. Tes amis du Medef gueulent. Mes amis de la base crient à la trahison.

Marc s'adosse à son fauteuil en cuir. Le craquement du matériau est le seul signe de vie dans cette pièce.

— Mes amis n'ont pas d'amis, Elena. Ils ont des intérêts. Et pour l'instant, l'intérêt, c'est que la rue ne brûle pas. Les douze milliards, on va les trouver dans les niches fiscales que tu protégeais hier encore. C'est le prix du ticket d'entrée.

— Tu parles comme un liquidateur judiciaire, crache-t-elle.

— Parce que c'est ce que nous sommes. On gère la faillite d'un système en faisant croire qu'on lance une start-up. C'est ça, la politique moderne. Le reste, c'est du marketing pour les électeurs qui croient encore au Père Noël.

Il l'observe. Il analyse la tension dans ses épaules, la manière dont elle serre son stylo Montblanc comme si c'était un poignard. Il connaît chaque centimètre de sa peau, chaque inflexion de son plaisir, mais ici, sous les ors de la République, elle est une variable étrangère. Un actif toxique qu'il doit intégrer à son bilan.

— Tu as vu les sondages ? demande Elena.

— Je ne lis pas la météo quand je suis dans l'œil du cyclone.

— On est à 12 % d'opinions favorables. À nous deux. On est les personnes les plus détestées du pays.

Marc esquisse un sourire qui ne monte pas jusqu'à ses yeux.

— 12 %, c'est énorme. C'est le socle des gens qui ont trop à perdre si on s'effondre. C'est notre assurance-vie. Tant qu'ils ont peur, on règne. La haine est un levier bien plus puissant que l'adhésion. L'adhésion est volatile. La haine, elle, est fidèle. Elle demande des comptes tous les matins.

Elena se lève. Elle marche vers la fenêtre qui donne sur les jardins de l'Élysée. Des CRS sont postés tous les dix mètres. Le pouvoir ne se déplace plus sans une division blindée.

— On a tout sacrifié, Marc. Mes convictions, ton honneur, la paix sociale. Pour quoi ? Pour s'asseoir dans ces fauteuils et regarder le pays crever en silence ?

— On a sacrifié l'accessoire pour sauver l'essentiel : nous.

Il se lève à son tour. Il réduit l'espace entre eux. L'air devient lourd, chargé de cette électricité statique qui précède les catastrophes ou les étreintes violentes. Il s'arrête à quelques centimètres d'elle. Il sent son parfum, un mélange de musc et de papier glacé.

— Tu n'es pas là par hasard, Elena. Tu aimes ça. Tu aimes l'odeur du soufre. Tu aimes savoir que d'un trait de plume, tu peux rayer une ligne budgétaire qui va affamer dix mille personnes. C'est ça, le vrai pouvoir. Pas les discours. Pas les applaudissements. C'est la capacité de nuisance.

Elle se retourne brusquement. Ses yeux brillent d'une rage froide.

— Je te déteste.

— Je sais. C'est ce que tu as de plus précieux. Ne le perds pas. Si tu arrêtes de me détester, tu deviendras comme les autres. Une ombre. Un pion. Pour l'instant, tu es ma partenaire. Mon égale dans l'abjection.

Il pose une main sur le montant de la fenêtre, l'encerclant sans la toucher. Le rapport de force est leur seul langage.

— On a signé pour cinq ans, continue Marc. Cinq ans de guérilla parlementaire, de coups bas, de compromissions dégueulasses. On va se détruire, Elena. On va se bouffer jusqu'à l'os. Et à la fin, il ne restera rien. Ni de toi, ni de moi.

— Et après ?

— Après, on sera des légendes. Ou des parias. Quelle importance ? Le cash est sur la table, on a déjà misé nos vies. On ne peut plus se coucher.

Elena pose sa main sur la cravate de Marc. Elle la serre, pas pour l'ajuster, mais pour l'étrangler légèrement.

— Le premier qui flanche finit à la morgue politique, murmure-t-elle.

— C'est le contrat.

Ils s'observent, deux prédateurs au sommet d'une montagne de cendres. Le désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre n'a rien de romantique. C'est une extension de leur ambition. Une manière de posséder l'ennemi, de le soumettre, de vérifier qu'il est toujours en vie pour mieux le trahir demain.

— On a une réunion avec le ministre de l'Intérieur dans dix minutes, dit Elena en lâchant sa cravate. Il veut l'autorisation d'utiliser les nouveaux drones de surveillance pour la manifestation de demain.

— Accorde-lui. Et demande-lui en échange les dossiers sur les financements de la campagne de ton propre parti. On va faire un peu de ménage.

— Tu veux que je liquide mes propres alliés ?

— Ce ne sont pas des alliés, Elena. Ce sont des passifs. Et en période de crise, on liquide les passifs pour assainir le bilan.

Elle hoche la tête. Le pragmatisme a définitivement remplacé l'idéologie. Elle ramasse ses dossiers, redresse ses épaules. Elle redevient la machine de guerre, l'architecte du chaos organisé.

Marc la regarde sortir. Il sait qu'elle va le trahir. Il sait qu'il fera de même dès que l'opportunité se présentera. C'est la nature même de leur alliance. Une

fusion-acquisition où chacun tente de vider les comptes de l'autre avant la banqueroute finale.

Il retourne s'asseoir à la table du Conseil. Il est seul dans la pièce. Le silence est revenu, plus lourd qu'avant. Il regarde ses mains. Elles sont propres, mais il sent le sang imaginaire de tous ceux qu'ils ont dû piétiner pour en arriver là.

Le téléphone sécurisé vibre sur la table. Un message de son chef de cabinet. "La grève générale est confirmée pour lundi. Le levier social est au maximum."

Marc tape une réponse rapide : "Laissez-les s'épuiser. On ne négocie pas avec des gens qui n'ont plus rien à vendre. Préparez le décret d'urgence."

Il verrouille l'écran.

Le pouvoir n'est pas une fin en soi. C'est une drogue dure qui nécessite des doses de plus en plus massives pour masquer le vide de l'existence. Marc et Elena sont les toxicomanes les plus puissants de France. Ils ont transformé le pays en leur dealer personnel.

Dehors, le ciel de Paris vire au gris acier. Une pluie fine commence à tomber, lavant les trottoirs des derniers slogans de la veille. La ville semble retenir son souffle, consciente que ses maîtres ne jouent plus pour elle, mais contre elle.

Marc se lève, ajuste sa veste de costume à deux mille euros et se dirige vers la sortie. Il a une nation à gouverner, une alliée à surveiller et une âme qu'il a fini de solder.

La majorité est absolue. La solitude l'est tout autant.

Le jeu continue. Jusqu'à l'extinction des feux.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Majorité Absolue"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)